

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-  
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-  
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-  
gitives de Littérature choisie , en prose &  
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,  
les Découvertes & l'Encouragement des  
Sciences & des Arts, des Manufactures  
& des Métiers &c.*

**DEDIÉ<sup>1</sup> AU ROI.**

A V R I L 1 7 6 8.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

---

MDCCCLXVIII.

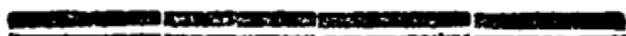




# JOURNAL HELVETIQUE.



A V R I L 1768.



A N E C D O T E (\*) 1

*Sur la mort de CHARLES I. Roi d'Angleterre.*

*Par M. D'ARNAUD.*



**B**EAUCOUP d'écrivains ont prétendu que le bourreau qui trancha la tête au malheureux CHARLES I. Roi d'Angleterre, étoit masqué. Cette particularité a donné lieu à une in-

---

(\*) Cette Anecdote est tirée des *mémoires pour servir à l'histoire de Milord STAIR* imprimés à Londres.

finité de raisonnemens & de conjectures; je viens enfin lever le voile qui jusqu'ici a caché une anecdote si intéressante.

Milord STAIR aimé du Roi GEORGE II. étoit un des chefs de l'armée Angloise à Dettingen; les dispositions de M. le Maréchal DE NOAILLES, la situation des lieux qui sembloit nous favoriser, tout faisoit craindre à Milord STAIR que les Anglois ne perdissent la bataille. Il communiqua ses soupçons à son maître; il lui représenta que sa gloire & sa vie étoient en danger, que selon toutes les apparences les François demeureroient vainqueurs dans cette journée. GEORGES ferma l'oreille aux sages remontrances de cet Officier; la fortune se plut à triompher de la prudence: Les Anglois eurent le dessus; le Lord parut coupable de tous les torts aux yeux de son Souverain: Il fut disgracié; il s'y attendoit. Il vint à Londres; les Citoyens sensés voyoient en lui un honnête homme qui avoit osé dire la vérité à son Roi, & l'événement ne les trompoit pas sur les mauvaises suites que cette bataille auroit dû avoir pour les Anglois. Le Lord résolut d'aller se réfugier dans ses terres en Ecosse. Quelques jours avant son départ, il invita beaucoup de monde à un souper brillant. A la fin du repas,

un de ses domestiques lui remit ce billet qu'avoit apporté un inconnu : „ Je fais  
 „ mon compliment à Milord ; jamais son  
 „ mérite n'a plus éclaté ; je voudrois lui  
 „ donner des preuves réelles de mon esti-  
 „ me : Qu'il se rende donc ce soir à huit  
 „ heures dans la Cité, rue \*\* il trouve-  
 „ ra une allée obscure vis-à vis l'ensei-  
 „ gne \*\* ; il entrera dans cette allée , il  
 „ heurtera , & l'on aura soin de lui ou-  
 „ vrir ; qu'il vienne seul : On l'attend à  
 „ l'heure marquée „.

Le Lord rit à la lecture de ce billet :  
 „ Voilà, dit-il, à un de ses amis , ce que  
 „ je dois à ma bonne fortune ; c'est sans  
 „ doute quelque beauté désœuvrée : Ce-  
 „ pendant je tiendrai bon : Il faut qu'un  
 „ disgracié soit philosophe „. L'ami aplau-  
 dit : Le rendez vous fut oublié , & le  
 Lord passa la nuit avec sa société. Le len-  
 demain il reçoit ce nouveau billet.

„ Je vous avois cru, Milord, digne de  
 „ votre réputation : Me serois-je trompé ?  
 „ Je veux bien encore vous offrir une  
 „ occasion de réparer votre faute. On  
 „ vous attend aujourd'hui à la même heu-  
 „ re qu'hier , & au même endroit ; n'al-  
 „ lez pas détruire la bonne opinion que  
 „ l'on a conçue de vous ; songez que

» passé cette journée vos torts devien-  
 » droient irréparables ».

Un mouvement de colère se joignit à l'étonnement de Milord: „ Qui que vous  
 » foyez , s'écria-t-il , vous n'avez fait  
 » que me rendre justice; . . . eh bien  
 » j'irai à ce rendez vous, & nous ver-  
 » rons qui m'ose écrire de la sorte ».

Il continua d'arranger ses affaires pour son voyage d'Ecosse, & ne sachant trop à quelle idée s'arrêter, il se rendit sans domestique à l'endroit indiqué. Il monte au cinquième étage d'une maison où tout présentoit le tableau de la misère; ce spectacle augmente son étonnement, & même lui cause quelqu'inquiétude; il heurte:  
 » Qui est là, lui dit une voix inconnue?  
 » C'est le Lord \*\*, répond Milord. Eh  
 » bien! poursuit-on assez brusquement,  
 » qu'il ouvre ».

Ce ton étoit nouveau pour les oreilles du Lord, il entre, il traverse une espèce de bouge qui le conduit à une chambre éclairée d'une lampe, il n'avoit pû cependant s'empêcher de mettre la main sur la garde de son épée. „ Vous avez peur, s'é-  
 » crie t-on du fond d'un lit moi avoir  
 » peur! réplique le Lord „ en même tems il ôte la main de dessus son épée & s'avance vers le lit. Il voit un vieillard ac-

cablé du poids des années ; une longue barbe descendoit jusques sur sa poitrine , & il avoit à peine conservé l'apparence humaine : „ Lord S \* . , dit le Vieillard , je  
 „ suis charmé de vous voir ; votre répu-  
 „ tation me flatte ; asseyez vous & ne  
 „ craignez rien d'un homme de cent  
 „ vingt-cinq ans „.

Le Lord s'affied , toujours dans la surprise & dans l'attente du dénouement d'une aventure si extraordinaire : Il regardoit ce Vieillard , & ne pouvoit se lasser d'admirer un âge si avancé.

„ Votre fermeté , poursuit le Vieillard ,  
 „ votre sagesse dans vos conseils au Roi ,  
 „ & son injustice sont parvenues jusqu'à  
 „ moi ; le ciel va vous récompenser de  
 „ vos vertus ; vous êtes digne du sang  
 „ des \* \* \* ; n'avez vous pas eu besoin  
 „ de papiers fort importans pour votre  
 „ famille , pour votre fortune & votre  
 „ noblesse ?

„ Oui , répond vivement le Lord , ces  
 „ papiers ont été perdus , on ne fait trop  
 „ par quelle fatalité ; j'ai fait des recher-  
 „ ches inutiles , & cette perte me coûte  
 „ celle des trois quart de mon bien , &  
 „ de titres qui m'intéressent encore davan-  
 „ tage. Eh bien , continue le Vieillard ,

vous voyez cette cassette , prenez cette  
cléf & ouvrez „

Le Lord se faitit de la clef avec impa-  
tience, il ouvre, il jette un coup d'œil  
sur les papiers, & s'écrie, en tendant les  
bras au Vieillard : „ Homme généreux,  
puis-je assez vous témoigner ma re-  
connoissance? Je retrouve ma fortune,  
les droits de mes ayeux . . . . à qui  
dois-je un service si rare? — O  
mon fils, viens embrasser ton bifayeul! ...  
mon bifayeul, interrompt le Lord fra-  
pé d'une surprise inexprimable! Oui,  
continue le Vieillard en pleurant, tu me  
dois ton sang; écoute, mon fils, peut-  
être que ce sont mes derniers accens;  
prête moi l'oreille & tremble.

Tu connois les fureurs de nôtre Na-  
tion, disons plutôt ses crimes! Ils ont  
tous été réunis dans la condamnation de  
CHARLES I. nôtre Roi, nôtre maître  
légitime: Tu fais qu'il a perdu la vie  
sur un échafaut, qu'un homme mas-  
qué lui a tranché la tête, que jusqu'à  
présent cet homme a été inconnu. En  
auriez vous connoissance, interrompt le  
Lord? Oui, je le connois, poursuit le  
Vieillard au milieu des pleurs & des  
sanglots: Ce monstre, ô mon fils! cet  
homme, abominable, digne de tous les

„ suplices, c'est... c'est moi! vous, re-  
 „ plique le Lord, en jettant un cri d'in-  
 „ dignation, & reculant d'horreur! moi-  
 „ même, reprend le Vieillard, oui, c'est  
 „ moi qui me suis souillé de ce sang sa-  
 „ cré; la vengeance a pu me conduire à  
 „ cet énorme attentat. J'avois éprouvé  
 „ de la part de ce Prince des injustices,  
 „ des violences... un dernier affront,  
 „ il avoit séduit ma fille: J'immolai l'é-  
 „ tat, mon devoir, l'humanité à ma fu-  
 „ reur. Je me livrai entièrement au bar-  
 „ bare CROMWEL; je servis ses complots,  
 „ ses crimes; je lui frayai le chemin du  
 „ trône; je ne cherchois qu'à me ven-  
 „ ger; je n'exigeai de l'usurpateur qu'une  
 „ seule récompense de mes perfidies; je  
 „ demandai qu'il me fut permis.... le  
 „ dirai-je, ô ciel! de porter la main sur  
 „ mon maître... de lui arracher la vie...  
 „ CROMWEL m'accorda tout, CHARLES  
 „ sçut qu'il mouroit de ma main &...  
 „ c'est moi qui fus son boureau „

Le Lord regardoit le Vieillard, pleu-  
 roit & frémissoit. „ Vous! mon père, vous!  
 „ le boureau de CHARLES I.... Voilà où  
 „ m'a porté la soif de la vengeance,  
 „ poursuit le Vieillard; depuis ce jour  
 „ affreux, mon cœur a été déchiré par  
 „ toutes les furies: Je me suis banni de l'An-

„ gleterre ; le ciel pour me punir a vou-  
 „ lu prolonger ma vie au delà des bor-  
 „ nes de la nature ; après avoir erré près  
 „ de quatre vingt ans dans toute l'Euro-  
 „ pe , inconnu à ma famille , à mes amis ,  
 „ au monde entier , dans la plus profon-  
 „ de indigence , je suis venu mourir dans  
 „ mon pays , dans ce pays que j'ai privé  
 „ de son Roi. Cette cassette étoit le seul  
 „ reste de ma fortune. J'ai appris par  
 „ une femme qui me sert & qui ignore  
 „ mon nom & mon crime , j'ai appris dis-  
 „ je , ta disgrâce honorable & ton mé-  
 „ rite ; avant que de rendre les derniers  
 „ soupirs , j'ai voulu contribuer à ton bon-  
 „ heur & te remettre un bien qui t'est  
 „ dû. Mon enfant , tu frémis , vas , je  
 „ suis en exécration à moi même , suis  
 „ un spectacle si odieux , suis , en détes-  
 „ tant mon crime , pleure sur ma mémoi-  
 „ re : Si les remords suffisoient pour ex-  
 „ pier un semblable forfait , j'aurois épuisé  
 „ la vengeance divine „.

Le Lord étoit anéanti : L'horreur , la  
 tendresse , la pitié , toutes les passions  
 accabloient à la fois son ame . . . Il cède  
 à la nature , il se jette en pleurant dans  
 les bras du Vieillard : „ Ah ! s'écrie-  
 „ t-il , j'oublie tout ; vous avez des re-  
 „ mords , vous êtes malheureux , & vous  
 „ êtes mon père , c'est tout ce que je vois.

Il engage son bifayeul à le suivre en Ecoſſe ſous un nom étranger ; le Vieillard refuſe ; fatigué des ſollicitations , des prières , des larmes du Lord , il ſ'y rend enfin. Son petit fils revient le lendemain ; mais tout avoit diſparu : Le Lord fit des perquiſitions ; elles furent inutiles. Il y a tout lieu de croire que ce malheureux n'avoit pas voulu ſe montrer aux yeux de ſa famille , & qu'il étoit allé enſevelir ſes derniers jours dans quelque retraite auffi obſcure que celle où le Lord l'avoit trouvé.





N A H A M I R.

O U L A P R O V I D E N C E J U S T I F I É E.

*Conte Arabe.*

UN petit homme bossu, borgne, boiteux & manchot demandoit l'aumone aux portes de Bagdad: Il ne pouvoit s'empêcher d'éclater en murmures, & d'acuser la sage providence. Quelqu'un d'une taille avantageuse paroissoit il élevé sur un char, le mendiant de mauvaise humeur, s'écrioit dans son ame: Pourquoi n'ai-je pas ce port noble & majestueux? Qu'à fait cet être si bien traité de la sagesse éternelle pour avoir le corps droit & dominant, tandis qu'une énorme bosse me courbe vers la terre? Une femme laissoit elle entrevoir à travers son voile transparent deux yeux plus brillants que les prunelles resplendissantes des Houris, il ne manquoit pas de dire: Voilà une femme dont le sort me fait envie; elle a deux beaux yeux & moi je suis borgne; encore l'œil qui me

reste ne vaut-il pas la peine d'en remercier le ciel. Avec quel orgueil ce Satrape foule la terre à ses pieds ! Il a l'usage de ses deux jambes pour promener son luxe insolent, & la satiété de tous les plaisirs ; & moi misérable qui aurois besoin de me transporter dans les divers quartiers de la Ville pour solliciter la compassion paresseuse, je suis boiteux & traîne avec difficulté mon indigence. Cet individu créé tout exprès pour le malheur de Bagdad a deux mains longues & crochues qui savent glaner amplement sur les impôts qu'elles moissonnent au nom du Commandeur des Croyans ; & l'infortuné NAHAMIR n'a qu'une main languissante que souvent il tend inutilement à ce concours de scélérats qui nagent dans l'abondance & dans la richesse. Mon sort est bien affreux ; y a-t-il une créature plus accablée d'infortune, plus souffrante que moi ? Qu'on dise encore que la providence a tout fait pour le mieux : quand la mort viendra-t-elle détruire ma déplorable existence ?

Un Vieillard d'une figure noble & imposante passe auprès de NAHAMIR : Il avoit entendu quelques unes de ses plaintes : Il lui dit, mon ami, suis moi, tu ne seras pas fâché de m'avoir obéi. NAHAMIR, tout en boitant marche sur les pas du

Vieillard, qui s'affied sous une platane, & fait signe au pauvre de prendre place à ses côtés. Tes murmures ne m'ont point échapé, dit le Vieillard, raconte moi un peu ton histoire; si je ne puis te soulager, du moins je me flatte de te consoler. On goute une espèce de satisfaction à parler de ses peines. NAHAMIR saisit l'occasion, & commença de cette sorte le récit de ses calamités.

Mon nom est NAHAMIR, je suis l'unique & triste reste de vingt cinq enfans D'ABOUSSIN, ce riche marchand de Damas dont l'opulence avoit passé en proverbe; je mandie aujourd'hui mon pain à la porte de cette même Ville, où mes ayeux, dans une famine cruelle répandirent autrefois l'abondance. J'annonçois dans la fleur de ma jeunesse une taille élevée & élégante, des épaules bien placées; je marchois droit, mes jambes étoient moulées; j'avois deux yeux clairs & perçans & deux mains qui en valoient trois pour l'adresse & la force: Ajoutez à ces avantages une opulence dont les sources paroissoient ne devoir jamais tarir. C'est ainsi que je suis entré dans le monde... Mon ami, interrompit le Vieillard, j'attends de toi un aveu sincère. N'éprouvois tu pas un secret orgueil qui te faisoit comparer avec

les autres? Et cette comparaison de ton fort fortuné avec leur fort malheureux n'étoit-il pas une espèce de reflet qui rejaillissoit sur ton bonheur & l'augmentoit? Ne disois-tu point dans ton cœur; je suis droit; j'ai de beaux yeux, . . . . . — Il est vrai, respectable Vieillard, je ne saurois vous le dissimuler, je nourrissois un orgueil intérieur qui tous les jours faisoit de nouveaux progrès; mais cet orgueil n'alloit point jusqu'à la dureté. J'épousai une femme jeune & jolie qui m'apporta un bien considérable; j'en eus six enfans qui m'ont été tous enlevés par une mort imprévue: Hélas! si quelques uns, si un seul m'étoit resté, il me soulageroit dans ma pauvreté, il essuieroit mes larmes; je lui ouvrerois mon sein, il entendroit mes plaintes, mes gémissemens; je serois père: C'est une consolation, un plaisir, que la fortune, quelque barbare qu'elle soit, ne dispute point aux plus malheureux des hommes. Ma femme que j'adorois, suivit mes enfans au tombeau. Tous les nœuds qui m'attachoient aux autres créatures devoient être rompus; il falloit que je suportasse seul tout le poid de mes maux: A la suite d'une longue maladie une bossé vint me rendre difforme; pour avoir passé la nuit sur ma terrasse je me

relevois avec un œil de moins : je vois de ma fenêtre deux hommes qui se batoient dans la rue, je vole à leur secours, & je me casse la jambe; mais ce qui va plus vous étonner, je donne un séquin à un misérable qui me demandoit la charité; il tire de dessous sa robe un sabre, & m'abat le bras; j'imaginois avoir épuisé toute la somme des malheurs que le Ciel dans sa colère répand sur ce globe; j'avois déjà essuyé plusieurs banqueroutes, j'allois cependant me retirer, content d'un bien modique que j'avois à la campagne, & sur lequel j'assurois ma subsistance; je me faisois un tableau philosophique; je me voyois vivant loin des hommes, jouissant du spectacle de mon jardin, qui n'avoit qu'un demi arpent, & où j'aurois renfermé tous mes desirs: Respirant le parfum des fleurs, livré enfin à l'étude de moi-même, offrant mes derniers soupirs à ce Dieu dont les décrets sont envelopés d'une nuit impénétrable; il m'enlève cette triste & dernière planche de mon naufrage; des parens avides & dénaturés ont des protections auprès du Cadi; il favorise leur injustice & leur barbarie; ces foibles débris de ma fortune passée me sont arrachés . . . je tombe dans toutes les horreurs

horreurs de l'indigence, accablé de vieillesse, d'infirmités; & ne pouvant pardonner au Ciel de m'avoir précipité dans un pareil abîme de douleurs.

Voilà donc mon ami, dit tranquillement le Vieillard, le sujet de tes murmures? — Et de par MAHOMET, que voulez vous davantage? Vous me paroissez un étrange homme! Vieux, bossu, borgne, boiteux, manchot, mourant de faim, vous ne trouvez pas cette situation assez cruelle, assez horrible? Ne faudroit-il pas encore que je me loue de la providence? — Assurément tu lui dois des actions de grace sans nombre! — Mais est ce votre dessein d'insulter à ma misère? Votre physionomie me promettoit une ame sensible. — C'est parce que je suis sensible que je veux te consoler & te prouver ton bonheur. — Mon bonheur!.. Notre boiteux fut tellement ému d'indignation, qu'il oublia qu'il n'avoit qu'une jambe & fit un saut en arrière. — Oui, ton bonheur, insensé mortel! entends, connois la vérité, & rend justice à cette sagesse éternelle que ton aveuglement & ta folie osent accuser.

NAHAMIR regarde attentivement le Vieillard; il lui trouve dans les traits

quelque chose de furnaturel, de céleste. Le Vieillard poursuit.

Je vais te prendre au berceau, & examiner ton existence dans ses diverses modifications. Une faveur de la suprême bienfaisance scelle, pour ainsi dire, tes premiers jours; le ciel pouvoit te plonger avec tes frères dans la nuit de la tombe; il t'a sauvé de cette espèce de proscription, & il s'est plu à te dérober à la fatalité qu'a subie ta famille. Voilà donc une marque de bonté signalée de la part du Ciel, dont tu me parois avoir été peu reconnoissant. — Comment l'existence.....? — eh ! comptes-tu pour rien d'être? mais écoute; tu avois dans ton enfance une taille élégante: Frémis du sort que t'auroit occasionné ce foible avantage. La femme d'un Cadi devoit te voir au *bairam*; les hommes bienfaits étoient du gout de cette femme; cette qualité dans ton extérieur l'auroit frappée, elle fut devenue amoureuse de toi, t'eut sollicité; tu aurois succombé, & l'on t'auroit empalé — Voilà une bosse bien justifiée: Dieu soit loué. Et mon œil gauche, me persuaderez vous que je suis fort heureux d'en être débarassé? — Sans contredit, mon ami. Au moment que tu as perdu ton œil, le débonnaire Calife médi-

toit s'il ne te feroit pas l'honneur de t'admettre au nombre des glorieux ministres de ses plaisirs. Si tu avois donc eû tes deux yeux, tu aurois augmenté le vil troupeau des eunuques, & à mon avis il vaut mieux encore être borgne qu'eunuque ; qu'en penses tu ? — A la bonne heure, passe pour mon œil ; mais ma jambe, je vous attends là — encore des actions de grace à l'être suprême : Te rapelles-tu un précipice où tu te fusses fracassé tous les membres sans ta jambe de bois qui t'a retenu ? — Il est vrai que j'ai quelque idée de cet événement. — Tu en as quelque idée ? .. O hommes ingrats ! A peine vous souvenez vous de tous les miracles qui s'opèrent tous les jours en vôtre faveur, & vous ne cessez de fatiguer la providence de vos plaintes au moindre accident que vous effuyez — accident ? en vérité, voila bien le mot ! Vous appelez des accidens tant de revers affreux ? Soit, je vous accorde tout ce que vous voudrez ; vous parlez comme le Prophète ALI ; mais comment excuserez-vous mon bras ? & encore en quelle occasion l'ai-je perdu ? quand je secourois l'indigence. — Aussi le Ciel t'a-t-il recompensé amplement, en te privant de ce bras que tu regrettes : Tu n'au-

ras pas oublié un certain jour de la fête d'*Husseim* où l'on t'insulta? — Je m'en souviens; que n'ai je pû me venger? — Eh bien, si tu avois eû l'usage de ce bras qui te manque, tu aurois tiré ton sabre? — En pouvez vous douter? — Et tu aurois été percé de mille coups. — Vous êtes un homme bien singulier! bientôt vous m'allez faire croire que je suis un des favoris de la providence; je vous abandonne ma taille, mon œil, ma jambe, mon bras, mais du moins s'il m'étoit resté ma femme? — Elle auroit trahi son honneur, & tu fusses tombé dans le désespoir. — Et mes enfans? — Ils devoient entraîner la perte de l'Empire. — Et ma pauvreté? — Ta destinée, si tu fusses demeuré opulent, étoit de faire un détestable usage de tes richesses, d'endurcir ton cœur, de te livrer à tous les excès, à tous les crimes, d'être en un mot en horreur au genre humain. — Le Ciel m'a tout ravi; que m'a-t-il laissé? — La vertu. Tu n'as rien à te reprocher; tu n'as point de remords, tu n'as que des malheurs: Quand tu rentres en toi même; tu n'as point à rougir, ta conscience te console: Que dis-je? elle t'élève au dessus de ces mortels que tu as la foiblesse d'envier. Si tu ne manges qu'un morceau de pain arrosé de tes lar-

mes, il ne t'a point couté de crimes, peut-être il flatte ton appétit plus que ces mets fastueux qui ne fauroient réveiller le palais émouffé de tant de riches déchirés par un vautour éternel & qui brulent d'une soif inaltérable que n'étenchent point les pleurs & le sang des malheureux, immolés à la fortune. Mais je ne t'ai point montré l'immensité des voies de la providences; que ta vue soit dessillée, & d'un coup d'œil fais tout le spectacle de l'Univers.

Le Vieillard met aussi-tôt la main sur les yeux de NAHAMIR, & il voit des Rois, des Souverains légitimes renversés du trône, & foulés aux pieds d'infâmes usurpateurs; des riches couverts d'opprobres, couronnés d'ennui, & assassinés sur leurs trésors amoncelés; des femmes sans pudeur qui peu contentes de fouiller le lit de leurs époux, les égorgent ou les empoisonnent sans pitié; des enfans dénaturés qui, sourds à la voix du sang, plongent le couteau dans le sein paternel; des Villes désolées par divers fléaux; des Empires entiers abandonnés au génie de la destruction; l'Univers, théâtre affreux du crime & du malheur. Eh bien, oses encore te plaindre, s'écrie le Vieillard. Et soudain, ses

rides s'effacent, disparoissent, la majesté d'un Dieu s'assied sur son front resplendissant de lumière, sa taille s'élève comme un cèdre superbe, de ses yeux sortent des éclairs, un Ange en un mot de la première hiérarchie se fait voir dans toute sa splendeur. NAHAMIR se prosterne dans la poussière. L'Ange lui dit : souffre patiemment ; après la mort tu recommenceras une nouvelle carrière où toutes les félicités t'attendent ; tu auras une femme qui sera un prodige de beauté, & qui n'aimera que toi ; des enfans soumis, tendres & dignes de leur père ; des richesses immenses qui ne corrompent point ton cœur ; & tu laisseras une réputation immortelle. NAHAMIR voulut encore repliquer : l'Ange s'envola, & NAHAMIR, après avoir murmuré pour la dernière fois, retourna aux portes de Bagdad, où demandant l'aumone, & remerciant le Ciel de tout son cœur d'être vieux, bossu, borgne, boiteux, & manchot, & le tout pour la plus grande gloire de Dieu, & de ses dignes serviteurs.] MAHOMET & ALI.





J A C Q U E S

O U

*La force du sentiment,*

ANECDOTE HISTORIQUE

*Par Mr. D'ARNAUD.*

**M**ES foibles écrits, Madame, font, dites-vous, couler vos larmes, & vous ramènent à ce sentiment d'humanité dont nous écarte le tourbillon du monde. Un bel esprit; fidèle écho de l'ingénieux FONTENELLE, ne manqueroit pas à ce sujet de vous dire *mille jolies choses*. Vous ne doutez point qu'il ne répandit toutes les graces de la galanterie françoise, & qu'à propos d'humanité il ne risquât le mot d'amour, le moyen de s'en défendre, lors que l'on écrit à une de nos femmes charmantes, qui n'a que vingt-deux ans, & qui réunit la beauté & les agrémens! Pour moi, Madame, à qui la nature a refusé

l'heureux talent de louer les belles, je me contenterai de faire l'éloge de vôtre ame, & d'y fortifier cette sensibilité, le principe & l'aliment des vertus, & qui vous est si chère. Je flatte donc vos goûts en vous apprenant une aventure touchante qui mérite de passer à la postérité la plus reculée, bien mieux sans doute que toutes ces prétendues actions éclatantes, qui souvent ne sont que des crimes brillants, ou les malheurs célèbres de nôtre espèce.

Pardonnez moi, Madame, cette saillie de mauvais humour, ne se laissera-t-on point de nous entretenir de conquérants d'usurpateurs, de brigands, d'illustres scélérats, qui marchant entre le trône & l'échaffaut, se sont crû des droits pour monter sur le siège des légitimes souverains, parce qu'ils avoient eû le bonheur d'échapper au théâtre du dernier supplice, & que la fortune en quelque sorte a semblé les justifier aux yeux peu éclairés de la multitude? Oserois-je, Madame, laisser éclater une façon de penser qui, assurément aura tout l'air d'un paradoxe, & que je prends la liberté de regarder comme une vérité très sensible? L'étude de l'histoire me paroît plus pernicieuse qu'utile à la saine politique & aux bonnes mœurs. Quelles images en effet nous offrent-elles

annales du genre humain ? Le crime presque toujours couronné par le succès, la vertu méprisée, ou foulée aux pieds, l'innocence gémissante & sans appui, tendant la gorge, comme l'a dit très bien un de nos grands poètes, au couteau de l'injustice soutenue de la force. Il y a sans contredit dix à parier contre un qu'une ame, neuve & dans la première effervescence des passions, qui s'attachera à la lecture de l'histoire, sera plus remuée & décidée par les tableaux du mal que par ceux du bien, parce que le mal, grâce à la perversité humaine, & au peu de philosophie des premiers historiens, semble dans leurs écrits jouir de plus de considération & frapper davantage que le bien ; le mal excite plus ce bruit qu'on nomme la réputation, il éveille, il fixe plus la curiosité, au lieu que la vertu est plus silencieuse & porte avec elle moins d'appareil & de spectacle. Je desirerois donc qu'à la place de ces compilations volumineuses des foiblesses, des vices, des forfaits de tant de générations qui nous ont précédés, on mit entre nos mains d'excellents traités de morale, des romans de sagesse où l'homme seroit peint, non tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être. Je m'appuye d'un exemple. L'histoire nous offrira un nom-

bre infini de ravisseurs audacieux, qui ont recueilli en paix le fruit de leurs violences, je ne fais combien de femmes, la honte de leur sexe, qui cependant ont joui de la considération le seul prix que la vertu doit disputer au vice. Lisons CLARISSE, un des chef-d'œuvres de l'esprit humain, LOVELACE est puni, & CLARISSE elle-même victime d'une légère imprudence, marche de chagrins en chagrins, & perd enfin la vie. Je demande présentement lequel de ces deux tableaux sera plus instructif pour une jeune personne que l'on cherche à détourner de ces penchans qui semblent nous être insinués par la nature.

Ma proposition déplaît-elle ? Qu'on m'accorde du-moins des modifications. Si l'on veut s'attacher à la vérité historique, à la bonne heure ; mais que l'on présente aux personnes d'un rang distingué, dans des places éminentes, aux grands, aux rois, l'histoire des *hommes*, c'est-à-dire, des bienfaiteurs de l'humanité, de ces cœurs précieux qui ont connu toute la force du sentiment, dont la passion fut d'aimer leurs semblables, & de les servir, malgré l'ingratitude, le tourment de la bienfaisance ; qu'on ne cesse de leur citer ces Souverains qui ont mérités nos hommages éternels,

comme les TITUS , les TRAJAN , les ANTONINS , les HENRI IV. que si l'on est obligé de nommer un tyran , un destructeur de la terre , qu'on choisisse ceux qui ont reçu une juste punition de leurs attentats , & qu'on les montre nous effrayant de toute l'horreur qu'ils doivent inspirer.

En supposant l'histoire ouverte sous ce point de vue , elle sera encore de peu d'utilité pour la plûpart des hommes , qui par la médiocrité de leur rang , ou par un défaut de raisonnement sont hors d'état de lever les yeux sur les actions éclatantes des Princes , des Monarques , &c. & que deviendra pour ces lecteurs l'étude de l'histoire , dès que l'esprit de comparaison ne les rapprochera point des personnages supérieurs ? Le moyen de remédier à cet inconvénient seroit de former divers corps d'histoires relatifs à peu près aux diverses conditions ; par exemple , on composeroit pour cette classe d'hommes qu'on appelle le *peuple* , un recueil historique qui consacrerait les belles actions qu'auroient pu faire quelques-uns de leurs égaux ; l'homme respectable , dont j'ai à vous parler , obtiendrait une des premières places parmi ce petit nombre d'ames privilégiées. Vous aurez la bonté d'observer que ce n'est point ici un roman que je vous envoie ; c'est

un fait vrai , & je vais l'offrir dans toute sa simplicité.

Cet homme nommé JACQUES exerçoit une profession vile, s'il est quelque profession qui puisse humilier; il avoit une femme & quatre enfans; son travail lui fournissoit à peine de quoi procurer la subsistance à cette malheureuse famille: Il goutoit cependant le vrai bonheur; son cœur s'ouvroit à la joie pure, quand il les voyoit contens & qu'ils chantoient avec lui. Il employoit les jours & les nuits à son travail ingrat. On diroit que la fortune est un mauvais génie qui se plaît à persécuter les cœurs honnêtes, à les déchirer, à les percer des traits les plus sensibles.

JACQUES, malgré tous ses soins, ses veilles, son obstination à combattre son triste sort, se vit accablé de la plus affreuse misère: Sa femme, ses enfans, tombèrent dans le besoin; ils demandèrent du pain. JACQUES pleura avec eux; il sentit l'horreur de leur situation; il oublioit en quelque sorte que lui-même avoit faim, pour se remplir des cris & de l'état horrible de sa famille. Il implora l'assistance de ses voisins. Il est inutile de dire que la plupart dédaignèrent même de le regarder: Qu'est-ce sur la terre qu'un artisan mal-

heureux ? Il demanda l'aumône avec des larmes : On ne l'écouta pas , & l'on ne vit point ses pleurs ; ou si quelqu'un à qui il arrivoit par hazard d'avoir une légère émotion d'humanité , s'arrêtoit pour lui donner du secours , c'étoit un si foible soulagement , que sa femme & ses enfans ne faisoient que reculer leur fin de très peu d'instans. Ce malheureux , au désespoir , court égaré dans les rues ; il rencontre un de ses camarades , de la même profession , & à peu près aussi indigent que lui. Celui-ci est frappé de la douleur où il voit JACQUES ; il lui en demanda le sujet. „ Je suis perdu , répond „ le pauvre homme , ma femme , mes enfans n'ont pas mangé depuis hier midi , „ & . . . je ne fais où je vais . . . ils „ vont mourir. Mon ami , lui dit l'autre „ pénétré de sa situation. Voilà deux sols , „ c'est tout ce que je possède. Si tu vou- „ lois gagner quelque'argent , je t'ensei- „ gnerois bien un moyen . . . je ferai tout , „ répond JACQUES avec vivacité , hors ce „ qui est contre l'honneur & la religion. „ Eh ! bien , poursuit son camarade Vas „ à tel endroit , chez telle personne , elle „ apprend à saigner , si tu peux te résoudre à te faire saigner , elle te donnera „ quelque'argent „

JACQUES vole chez la personne indiquée; on le saigne d'un bras: Il est payé; il apprend qu'on fait la même chose dans un autre endroit; il y court & se fait encore saigner de l'autre bras. Cet homme si respectable & si à plaindre, transporté de joie, achète du pain, retourne précipitamment chez lui, le partage entre sa femme & ses enfans; ils le voyent changer de couleur: Il s'affied, le sang coule de ses bras. „ Mon mari! mon père!  
 „ qu'avez-vous? Vous vous êtes fait saigner!  
 „ gner! ma chère femme, mes chers enfans,  
 „ leur dit-il avec un profond soupir, & en les tenant embrassés étroitement.  
 „ C'étoit. . . . c'étoit pour vous donner du pain. Alors ces six honnêtes infortunés s'inondent de leurs larmes; ils se pressent réciproquement contre leurs cœurs. . . . O hommes! . . . . quel spectacle!

Puisse ce trait de sensibilité aller chercher l'humanité assoupie au fond des cœurs! puisse-t-il être une voix qui crie aux oreilles endurcies de ces riches dénaturés, qui, tandis qu'ils se *gorgent*, je ne balance pas à me servir de cette vieille expression, des mets les plus abondans & les plus superflus, laissent leurs semblables, des hommes, des familles entières, mourir de

faim. On ne présente point assez cette affreuse vérité : J'ai vû bien du monde, des cercles différents, des grands, des petits, depuis le premier jusqu'au dernier des états; j'ai tout examiné, tout parcouru. Croiriez-vous qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre dire, „ si j'avois tant „ de bien, je mettrois tant à secourir des „ infortunés „. J'ai vû beaucoup de ces êtres que l'on appelle Seigneurs & aux quels'on pourroit appliquer ce vers de POPE :

Unfinish'd things, one knows not what to call.

Se ruiner pour des filles deshonorées; beaucoup de financiers sans pudeur s'avilir par un luxe insultant; beaucoup de beaux esprits sans génie, songer à étendre leur petite réputation; plus encore de gens occupés à établir leur fortune & à l'augmenter. Il faut espérer qu'avant de mourir, je connoitrai des cœurs bienfaisans, des JACQUES; c'est sans doute le dernier des spectacles dont il me reste à jouir: Je doute, quelque touchant qu'il soit, qu'il m'attendrisse encore autant qu'il m'étonnera &c.

## L E T T R E

A L'AUTEUR DU DISCOURS SUR CE SUJET :

*La prospérité découvre les vices, l'adversité découvre les vertus; inferé dans le Journal Helvétique de Mars 1768.*

MONSIEUR,

J'AI lû votre Discours sur les états moraux de la prospérité & de l'adversité, avec d'autant plus de plaisir & d'intérêt, que j'avois traité le même sujet, lorsque l'Académie de Besançon le proposa. Je l'envoyai pour le concours, avec autant d'espérance du prix, que d'avoir un gros Lot avec un seul billet. Vous savés, Monsieur, que le prix fut réservé, & l'est, je pense, encore, sans que l'Académie ait jugé à propos d'en dire les raisons. Dès lors, mon brouillon étoit resté avec une tranquillité stoïque, dans mon porte-feuille, lorsque votre Discours est venu me tenter ( je ne fais si c'est une tentation de séduction, ) de l'en tirer. J'ai comparé ces deux essais; & je ne les ai, en vérité,

vérité, trouvés bons, ni l'un ni l'autre, n'en déplaît à votre amour propre, & au mien. Il m'a semblé voir les défauts du vôtre, & sentir ceux du mien, mais sans savoir faire mieux. Souvent on voit la perfection comme une palme au sommet d'un rocher escarpé, sans découvrir aucun sentier par où on puisse s'y élever. Cet Auteur, ai-je dit en moi-même, qui paroît judicieux & disposé à s'éclairer, me permettra bien une critique modérée de son ouvrage, & je le prierai d'en faire de-même à l'égard du mien. Il me semble que les Auteurs devoient se traiter ainsi pour avancer les progrès des Sciences & des Arts; écarter cette idée d'infailibilité qui rend la critique insupportable, & qui empêche de se corriger. Soufrés donc, Monsieur, vous qui êtes jeune, qu'un homme qui ne l'est plus, vous dise franchement ce qu'il a pensé de votre ouvrage, & par la seule voye qu'il ait pour cela. Il vous sera sincèrement obligé si vous en agissés de même, d'autant plus qu'il soupçonne ses amis, de l'avoir flatté en lui donnant des éloges; au lieu qu'en écrivant, & en écrivant derrière le rideau, on craint moins de dire ce que l'on pense.

Je conviens avec vous, Monsieur, que

le sujet paroît d'abord manquer de l'Unité nécessaire à toute pièce d'Eloquence, & où, comme dans les Drames, l'intérêt ne doit point être partagé. Cependant considérés que ces deux sujets sont en quelque sorte, & réciproquement la conséquence l'un de l'autre, à peu près comme les inverses en Géométrie, & me paroissent pouvoir se réduire à cet enthymème. *L'adversité est plus avantageuse que la prospérité. Donc il faudroit la préférer, si l'on étoit dans la nécessité de choisir entr'elles.* Et ce sujet est d'autant plus intéressant que cette conséquence, vraie sans doute, est diamétralement opposée au choix de la plûpart des hommes. Peut-être parce qu'ils pensent pouvoir être vertueux dans la prospérité, ou parce qu'ils préfèrent les avantages aux vertus, ou enfin parce qu'ils sont éfrayés de l'adversité. Il seroit cependant utile de les détromper à cet égard, & sans vouloir les plonger dans l'infortune, de leur montrer du moins les écueils de la prospérité, les consoler dans leurs maux, & leur faire préférer l'état mitoyen entre les deux extrêmes, ce qui est, je pense le but que l'on s'est proposé en donnant ce sujet. Quant au sens du terme *découvrir* il ne me paroît pas si difficile à déterminer; & en general je trouve

ce sujet très beau & susceptible d'un chef d'œuvre s'il étoit traité par de plus habiles gens que nous ; & si l'Académie de Besançon donne le prix, je me félicite d'avance de lire la pièce qui l'aura mérité.

Quant à la vôtre, Monsieur, il me semble que vous n'avez pas assez approfondi les causes métaphysiques & générales qui dévelopent les vices chez l'homme que la prospérité favorise. C'est cependant à ce qu'il me paroît le nœud de la question ; car les faits prouvent pour & contre ; comment les compter, ou les peser ? Je conçois aussi que ce sont des ténèbres, mais en y portant le flambeau de la connoissance du cœur humain ( que vous ne pouvez au reste pas avoir encore, & qui est difficile à allumer, ) on peut cependant entrevoir les raisons de ce Phénomène singulier, *le mal moral produit par le bien physique.*

Ensuite, Monsieur, je ne trouve pas dans votre Discours autant d'ordre, & de méthode qu'il pourroit y en avoir. Vous avez beaucoup de bonnes idées, mais elles ne sont ni rangées, ni liées de manière que l'une conduise à l'autre, en sorte que la force du Discours aille en croissant. Ce sont plutôt des Réflexions détachées :

sur un sujet, qu'une suite de raisonnemens qui démontrent une proposition. Me tromperois-je, en présumant que vous n'aviés pas fait l'analyse de votre pièce, avant que de l'écrire ? C'est cependant ce qui est essentiel, & ce que les jeunes gens ne font presque jamais. Je le fais par ma propre expérience. Un sujet frappe, l'imagination s'allume, les idées viennent en foule, la plume se place dans la main presque d'elle même, le torrent inonde, on écrit page sur page sans relire ; ou si l'on relit, c'est pour s'applaudir, ce sont des enfans chéris, ils sont si jolis, si aimables ; comment se résoudre à les étouffer ? Et voilà l'histoire de bien des auteurs. Un peu plus de maturité, & de lecture rend plus difficile. On corrige, on efface, & souvent on jette au feu. Il est vrai que c'est un Héroïsme rare ; mais il est encore des Héros.

Permettés moi de vous dire encore, que votre seconde partie est un peu tronquée. La constance est sans doute une des vertus les plus ordinaires à l'adversité, mais elle n'est pas la seule, l'humilité, la piété, la charité &c. vous les indiqués, il est vrai, mais il me paroitroit plus intéressant de les développer, que de disséquer, pour ainsi dire, les parties & les

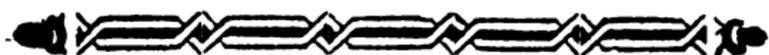
exemples de la constance malheureuse. D'ailleurs, même défaut d'analyse du cœur dans cette partie. On vous dira toujours: *Ce que vous dites est vrai, mais non pas toujours. Dites nous donc pourquoi & comment l'adversité découvre les vertus? Montrés nous un peu ce mécanisme de l'ame aussi étonnant dans ce cas que dans l'autre.* Hoc opus, hic labor.

Enfin, Monsieur, votre stile me paroît noble, élégant, correct, châtié, plein d'allusions & d'images heureuses; mais je ne le trouve pas assez oratoire pour une pièce d'Eloquence ou il faut une sorte de poésie, ou du moins de prose mesurée, & soutenue. L'harmonie des sons, & une certaine cadence qui se sentent & ne s'enseignent point, relèvent même les plus grandes idées, & donnent de la dignité à celles qui ne peuvent pas l'être, & voilà peut-être ce qui soutient encore les vers. Oserois-je vous conseiller à cet égard, de lire, ou relire nos bons modèles. MASSILLON, BOSSUET, SAURIN, ERARD, COCHIN, SERVANT, D'ALEMBERT, BUFFON, THOMAS &c, surtout immédiatement avant que de composer? Pardon, Monsieur, si je m'ingère à vous donner des avis. Vous ne me les demandés pas, mais vous êtes

fans doute trop modeste pour croire n'en avoir pas besoin. Ils ne font pas de moi, mais des plus grands Maitres dont je ne suis que l'Echo. Donnés m'en, en révanche, je vous prie. Malgré vôte jeunesse, je les recevrai avec reconnoissance, & comme ils seront bons fans doute, ce sera un titre de plus pour les trouver tels. Ma pièce vous en fournira un champ suffisant, vous me trouverés peut-être en la lisant, comme le grand Critique disoit de lui même :

*Plus enclin à blamer, que savant à bien faire.*

A la bonne heure, j'en conviens d'avance, & je veux m'éclairer. Je serois charmé de plus, que cette correspondance litteraire fut entre nous, l'occasion de lier une amitié autant précieuse qu'elle est rare entre les gens de Lettres ; je quitterois alors avec plaisir un *incognita* nécessaire maintenant, mais qui ne change rien aux sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.



## D I S C O U R S

SUR le fujet propofé par l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Befançon pour le prix d'Eloquence de 1765.

*La prospérité découvre les vices, l'adverfité les vertus.*

---

*Prius quam affigerer, errabam, nunc autem eloquium tuum custodio. Pl. CXIX. v. 67.*

**S**I le fage Créateur de l'Univers a donné aux individus qui le compofent des qualités infiniment variées, & qui femblent rendre les uns fupérieurs aux autres; on obferve auffi qu'il a mis entr'eux une forte de compenfation qui les rapproche, & les ramène prefque à l'égalité. Ainfi dans le Phifique, les lieux les plus fauvages produifent les plantes les plus falubres, & les régions les plus riches font les moins favorables à la fanté. Ainfi dans le moral, *la prospérité en aparence fi défirable découvre les vices, & l'adverfité toujours abhorrée découvre les vertus.*

C'est en soumettant à l'examen de la raison ces deux propositions si intéressantes pour l'homme, & pour l'homme heureux ou malheureux, que j'entre dans une carrière glorieuse, mais redoutable par la sagacité des Juges, & par les chutes des concurrens. Heureux ! si j'atteins la palme, heureux même, si laissé en arrière, j'obtiens du moins quelques éloges, quelques souhaits; la gloire d'avoir disputé le prix m'en tiendra lieu, je serai consolé.

Mais avant que d'entrer dans la lice, fixons le sens de nos termes, & l'étendue de nos propositions.

Qu'appellerons nous *prospérité*? Sera ce la félicité parfaite? Hélas! je parle à des hommes, & les hommes ne la connoissent pas. *L'adversité* sera-t-elle le comble de l'infortune? Heureusement les exemples en sont trop rares pour la définir ainsi. Sans donner donc dans ces extrêmes, la prospérité, comme l'adversité modifiées à l'infini par la diversité des conditions & des caractères, feront l'une *la jouissance de ce qui rend heureux*, & l'autre *sa privation*. Ainsi cet agriculteur ignoré, mais sain & robuste, jouissant paisiblement d'une médiocrité suffisante pour ses besoins & ses plaisirs goute les délices de la prospérité; tandis que ce grand rassasié de voluptés,

dévoré par l'inquiétude, qui voit ses projets ambitieux renversés, sa fortune & sa santé toujours chancelante, éprouve les horreurs de l'adversité.

Il est vrai, cependant, que dans ce siècle superficiel, on donne ordinairement le nom de prospérité aux grandeurs, à l'opulence, & celui d'adversité à l'indigence & à l'abaissement. Réunissons donc l'apparence à la réalité. Apellons prospérité *ce bonheur que donnent les avantages du monde*, & adversité *cet état facheux où place leur privation.*

Mais en suposant que celle là découvre les vices, & celle ci les vertus, ne prenons cependant pas ces propositions dans un sens trop universel; elles souffrent des exceptions; il est de grandes ames que le bonheur rend plus grandes encore, & de petites que l'infortune anéantit. Le pouvoir & l'opulence feront dans un homme vertueux des instrumens de bienfaisance & de générosité, pendant que la misère & l'opprobre exciteront un scélerat, un homme foible, à la rapine, au brigandage le plus affreux. PERSE'E déchu du trône D'ALEXANDRE qu'il deshonne, massacrant lâchement après sa défaite ceux qui lui rapellent ses fautes, s'humiliant avec

bassesse devant le Général Romain , suivant son char les yeux noyés de larmes , & l'esprit aliéné par ses malheurs , me paroît plus méprisable que jamais. Et son vainqueur le vertueux EMILE consolant son captif malheureux , l'admettant à sa table , prenant soin de sa famille , n'usant de sa victoire que pour rendre heureux les vaincus , donne un nouveau lustre à ses plus brillants succès. Mais ces traits rares ébranleront-ils les vérités de nôtre sujet ? Vous qui connoissez la foiblesse humaine , avouez que la prospérité fait bien plus de PERSE'ES que d'EMILES , & l'adversité bien plus d'EMILES que de PERSE'ES.

Observons encore que ces situations ne *produisent* pas proprement les vices & les vertus. Elles ne sont que les occasions de leur développement. L'homme naissant entre le bien & le mal qui l'environnent , avec une égale aptitude pour s'y livrer , & dans une sorte d'équilibre entr'eux , n'y reste pas long-tems. Bientôt l'effervescence des passions , le tourbillon de l'exemple , l'expérience des plaisirs , mais surtout les vicissitudes des situations , le poussent , tantôt avec rapidité dans la route aplanie du vice , tantôt avec une lenteur réfléchie dans le sentier scabreux de la vertu.

Difons donc pour ne rien outrer : *Que*

*l'effet le plus ordinaire de la prospérité est de découvrir les vices, & celui de l'adversité de mettre au jour les vertus.*

## P R E M I E R E P A R T I E.

### LA PROSPERITE' DE'COUVRE LES VICES.

Si les faits étoient toujours des preuves, les fastes de l'humanité seroient nos garants. Mais puisque l'expérience les oppose souvent à l'expérience même, cherchons d'abord des principes de démonstration qui tirés de la nature même des choses, nous ofrent les causes morales de ces faits, qui viendront ensuite à l'appui de nos propositions.

Tout ce qui éloigne l'homme de la Divinité, l'éloigne par là même de la vertu, & le raproche du vice. Telle est la prospérité. Le mortel qu'elle favorise écoute avec complaisance son amour propre qui lui persuade sans peine qu'il ne doit son élévation qu'à ses talens, à son mérite, à ses travaux. Il oublie aisément la cause première de ses succès; elle l'humilie trop, & pour se relever à ses propres yeux, il se substitue à l'Auteur suprême de sa prospérité & dit: *Qui est l'Eternel?* Dès là ses Loix lui deviennent étrangé-

res, indifférentes, peu à peu odieuses, & par une conséquence nécessaire les maximes vicieuses leur succèdent dans son cœur. *N'est-ce pas ici, disoit ce Roi des Babiloniens fameux par son abrutissement, n'est-ce pas ici, Babilone la grande, que j'ai bâtie par le seul pouvoir de ma force, pour être ma maison Royale, & pour la gloire de ma magnificence?* C'est ainsi que la prospérité commence sourdement à séduire ce cœur si prompt à se corrompre; c'est le premier pas dans la carrière ténébreuse du vice, *l'oubli de la Divinité*. Mais des agens plus actifs en amènent bientôt le fatal développement.

Si la prospérité laissoit toujours ses objets, ou plutôt ses victimes, dans l'obscurité de la retraite, peut-être seroit elle plus souvent une source de vertus que de vices; mais il est rare qu'ils restent ignorés. Elle les jette ordinairement dans le tourbillon que l'on appelle *le Grand Monde*, sur cet Océan, où les courans sont rapides, les écueils cachés, les tempêtes soudaines, les calmés même perfides, & les naufrages d'autant plus fréquens qu'ils sont moins prévus; sur ce théâtre enchanteur, ( hélas! faut-il le dire, ) le vice se présente de toutes parts avec une audace séduisante, & la timide vertu n'ose

presque se montrer, les attrait les plus doux, les dehors même du vice le rendent aimable, & secondent les efforts soutenus de ses partisans pour étendre son Empire; tyrannie des préjugés, séduction de l'exemple, crainte du ridicule, poison de la flatterie, ravissémens des plus vifs plaisirs : voila les armes redoutables avec les quelles il attaque des cœurs déjà énervés par l'aisance, & qui souvent ne demandent qu'à se rendre honorablement. Comment résisteroient-ils à des ennemis si nombreux, si puissans ? Ils cèdent lâchement ; les vertus leur paroissent bien austères, les vices bien doux ; leur raison même est séduite, le torrent les entraîne, & leur égarement est le fruit de la prospérité qui les y a précipités.

Et que de secours funestes pour entrer, & se soutenir dans ce chemin large & déjà trop frayé ! Rien n'enhardit autant à l'exécution que la facilité de réussir. Du pouvoir à l'action, il n'y a qu'un pas ; ce pas est glissant ; la moindre force détruit l'équilibre, & si cette force est grande, elle entraîne irrésistiblement. Telle est encore la prospérité. Elle enfante une multitude de moyens pour satisfaire les desirs qu'elle fait naître. Richesses, crédit, autorité, crainte, espé-

rance, impunité; tout prévient les vœux de l'homme qu'elle favorise, & lui en facilite l'accomplissement.

Ainsi, ne consultant que son pouvoir tyrannique, ACHAB dépouille de son héritage, & de sa vie le pauvre & foible NABOTH. Ainsi CESAR maître des Légions, & des Gaules, ne voit rien au dessus de son ambition, il passe le Rubicon, affermit sa patrie, la remplit de sang, d'esclaves & de malheureux.

Ainsi la prospérité par ses effets primitifs, ( j'ai presque dit par ses principes, ) si elle ne produit pas les vices dans l'homme, en détermine du moins le développement.

Mais quels sont ces vices, fruits de la prospérité? Les découvre-t elle tous? Oui tous; ou du moins tous peuvent couler plus ou moins abondamment de cette source fatale & féconde. Choisissons dans leur multitude les plus frapans, ceux auxquels tous les autres tiennent en quelque sorte par d'imperceptibles liens.

Funeste orgueil! qui perdit nos premiers parens, & qui nous perdés encore, vous êtes le premier fruit que je vois naître du sol fertile de la prospérité; & de même que ces arbres dont le sommet touche aux nues, & les racines aux fonde-

mens de la Terre, vous étendus au loin vos nombreux rameaux, la *présomption*, la *fierté*, la *hauteur*, l'*arrogance*, le *luxe*, le *faste*, la *prodigalité*. L'*amour de soi-même* ce germe des vertus & des vices devient *amour-propre* par les premiers succès, & leur continuité le lève à son comble. Comment se persuader que l'on n'a pas du mérite quand on est heureux; & comment résister à la douce illusion de se croire supérieur à ceux qui le sont moins? Leurs bassesses, leurs laches soumissions la favorisent, la troupe avide des adulateurs achève l'ivresse, & l'oubli du néant de l'humanité. Dès-la ces airs hautains, ces tons, ces mépris insultans, cette démarche fière, ces propos arrogans dont accable ses inférieurs, ses égaux, souvent même ses supérieurs, l'orgueilleux que la prospérité rend tel.

Les hommes les plus saints, les plus grands, les plus sages, ne sont pas à l'abri de ses funestes suggestions. Voyés l'humble DAVID, le pieux EZECHIAS; énergueillis de la prospérité de leurs sujets (vraye prospérité des Rois,) l'un dénombra son Peuple, l'autre montrer ses trésors, avec cette complaisance qui naît d'une vaine ostentation. Et que ne produit pas ce délire en des mortels natu-

rellement orgueilleux. ALEXANDRE yvré de gloire, mais non raffasié d'avoir dévasté l'Asie, se plaint de n'avoir plus de mondes à conquérir; peu content de sa condition mortelle qu'il voudroit pouvoir oublier, il usurpe les honneurs de la Divinité. Et son Emule l'Alexandre du Nord... Et les Romains... Et les Gaulois.... Mais pourquoi multiplier les exemples d'une vérité si frappante; ah! il n'est que trop vrai: La prospérité découvre l'orgueil dans les peuples & dans les individus. Elle ne fait pas moins éclore de vices plus agréables, mais non moins funestes, le gout & l'habitude des voluptés. Tout concourt à les faire naître dans le sein de la prospérité. La mollesse, l'oisiveté, le luxe, les appellent sans cesse; le monde les offre par tout, & sous mille formes diverses, séduisent & sollicitent, l'opulence en fournit les instrumens, le cœur s'ouvre avec ravissement à leurs délices; mais la raison ne les choisit pas, & peut rarement en arrêter la durée & les excès. Beautés séduisantes, mets exquis, jeux attrayans, écueils redoutables! Innocence d'un sexe foible, santé, fortune, réputation, frêles barrières! contre le torrent des passions que roule la prospérité. Trop heureux,

heureux, si moins active elle ne fait de ses favoris, que des victimes de la paresse, d'inutiles végétaux. Sage, mais trop faible Roi des Hébreux! la vertu d'une femme jusqu'alors innocente sacrifiée à la violence de vos desirs, ne vous a prît que trop ce qu'inspirent l'opulence & le pouvoir. Infame SARDANAPALE! On ne daigneroit pas te compter parmi les Rois, & les hommes, si tant de Rois & d'hommes n'eussent pas été des SARDANAPALES.

Et que de grandes ames dans lesquelles la prospérité versa le poison de la volupté. Cannes si fatale aux Romains ne les sauva-t-elle pas? La sécurité de cette victoire ne conduisit-elle pas à CAPOUR, ANNIBAL & ses braves Carthaginois? Les délices d'un seul hyver ne triomphèrent-ils pas d'une armée victorieuse des Alpes & des Romains? Voyés ces mêmes Romains invincibles tant qu'ils purent être vaincus, s'affoiblir par la continuité même de leurs succès. Si l'un des SCIPIONS éleva Rome au faite de la grandeur, l'autre commença sa décadence. CARTHAGE détruite rendit sa Rivale maîtresse du monde; mais l'Asie conquise soumettant les Romains à son luxe éféméné, fonda ces cœurs d'airain forma les TRIUMVIRS & les EMPEREURS,

E e

les LUCULLES, & les CALIGULAS, & de la République la plus puissante de l'Univers, fit une Monarchie foible, bientôt déchirée par ses Citoyens, & ses ennemis. Voluptueuse prospérité ! Voila quelques traits de vôtre pouvoir, & quelle multitude ne pourroit-on pas y ajouter ?

Je vois naitre enfin de la prospérité, l'*ambition* souvent injuste, l'*avarice* qui l'est toujours, & leurs compagnes cruelles, la *tyrannie*, la *dureté*, l'*oppression*. Le cœur humain, nous ne le savons que trop, est sans bornes dans ses desirs. Tel que le feu, plus il a dévoré, plus son ardeur augmente, & de-même que les gouffres des mers, il ne dit jamais : *C'est assés*. Ainsi ce Grand voudroit être Prince & ce riche posséder les trésors d'ATABALIPA. Que si les moyens honêtes sont insuffisans pour courir après ces brillantes chimères, la passion qui les réalise, de concert avec l'espérance, trouve dans l'abondance de la prospérité des moyens efficaces dont elle se justifie la légitimité. Quoi ! un concurrent foible & pauvre auroit l'audace de disputer un emploi dû à son mérite & à ses services. Non ; il faut l'écartier, le calomnier, l'écraser. Il faut employer les recommandations les plus puissantes, & répandre l'or à pleines mains.

Quoi ! cet homme déjà opulent ne posséderoit pas ce terrain qui arrondit ses domaines ; il n'égaleroit ou ne surpasseroit pas en fortune les égaux en condition ; il ne soutiendrait pas les profusions. Ah ! plutôt il employera les ruses les plus déliées du Barreau, les usures les plus odieuses, les concussions les plus violentes, les usurpations les plus tyranniques de l'autorité. Il sera un ACHAB, un CESAR.

Ce pauvre est votre parent ; il fut votre ami, votre bienfaiteur . . . . . Non ; répond l'avare ou le parvenu, je ne le connus jamais . . . . . Mais il souffre . . . . . Et bien qu'il vive de choses communes . . . . . Mais il en manque . . . . . J'en suis fâché ; mais je ne peux le secourir, les récoltes ont été si mauvaises, mes dépenses absorbent tous mes revenus. Ames cruelles ! Oprobres de l'humanité ! Ah que d'imitateurs de ce riche qui laisse LAZARE à sa porte. Voilà les fruits odieux de cette prospérité si désirée, de cette opulence, de ce pouvoir, idoles des aveugles mortels. Et que de vices ne pourrions nous pas joindre encore à cette énumération déjà trop longue. Mais ne franchissons pas les bornes de notre carrière, hâtons nous de voir les contrastes de ces tristes tableaux, les heureux effets de l'adversité.

## S E C O N D E P A R T I E

## L'ADVERSITE' DE'COUVRE LES VERTUS.

Les mêmes causes qui font de la prospérité un développement de vices, rendent par un effet opposé & presque nécessaire l'adversité une source de vertus.

L'homme en éprouvant des revers, sent par là même sa foiblesse, & celle des instrumens humains. Accablé par l'infortune, il aperçoit la seule main qui peut le relever, la *Toute puissante Divinité*. Son ame s'élève d'elle même à ce premier principe. Elle reconnoit son existence & son pouvoir suprême, son incompatibilité avec le mal, la justice & la certitude de ses décrets contre les vicieux. Mais elle le voit sur-tout comme le père des hommes, & des malheureux, comme le bienfaiteur des mortels vertueux. Quelle idée plus propre à faire éclore dans cette ame éclairée par le malheur, des vertus dont la prospérité avoit peut-être empêché le développement! Dans l'adversité, l'illusion des objets sensibles se dissipe. Ils paroissent tels qu'ils sont, des phantômes passagers. On ne trouve alors de beau, d'aimable, que Dieu & la vertu. Ainsi le peuple

Juif revenoit toujours à l'Eternel & à ses devoirs , dès que ses infidélités multipliées, fruits de sa prospérité, l'avoient mis sous le joug de la servitude. Ainsi les Romains consternés de leurs calamités, cherchoient à apaiser leurs Dieux, par des festins, par des prières, & par des supplications.

La situation même où l'adversité place l'homme, repousse les vices, & appelle les vertus. S'il fut dans le monde pendant sa prospérité, ses malheurs l'en éloignent, l'impossibilité d'y tenir sa place l'en bannit, les favoris de la fortune ne l'y rappellent point, & ne vont pas rechercher ceux qu'elle accable de ses rigueurs. Heureux exil ! Cet infortuné en apparence, va dans le silence de la retraite oublier les attraites des vices, réfléchir sur le néant des frivolités, sentir tout le prix des vertus pures qui règnent sans alteration dans les séjours ignorés. Grands du monde les moins infectés de ses vices ; avouez, si vous êtes sincères que la retraite est l'asyle des vertus, bien plus que le tumulte des Cours & des Cités. Et quand vous ne nous le diriez pas, les NUMA, les CINNATUS, les CURIUS, les FABRICIUS, les ABDOLONYMES, nous le diroient suffisamment.

L'adversité en éloignant l'homme des vices, en le mettant dans une heureuse impuissance de s'y livrer, le conduit par là même aux vertus. Un triste souvenir lui rappelle, que ce sont ces vices mêmes qui l'y ont précipité. Son orgueil lui a attiré des ennemis puissans qui l'ont opprimé; ses injustices l'ont soumis aux rigueurs des Loix; ses profusions ont épuisé ses richesses. Quelles leçons de Vertu! Désormais, pilote prudent, il évitera les écueils qui causèrent son naufrage, il suivra les routes les plus sûres, & navigera plus heureusement. Cet infortuné, sans biens, sans crédit, ne peut acheter ni les suffrages, ni les plaisirs. Il ne peut ni cacher ses excès, ni s'en assurer l'impunité. Son cœur ne peut cependant rester vuide d'affections; cette activité inséparable de l'existence l'émeut sans cesse, & ne pouvant être occupée par les vices, elle le fera par les vertus. Ainsi DENYS ne pouvant plus tyranniser SYRACUSE, rend utile à CORINTHE, une autre espèce de domination. Mais quelles sont ces Vertus que découvre l'adversité? Venés, vous qu'elle frappe, venés en faire, ou en écouter l'énumération. En élevant l'âme à la Divinité, en l'animant du desir de lui plaire, elle la conduit à tout ce qui est honnête

& bon, & de-même que ces orages abondans en pluyes bienfaisantes, fécondent les germes de toutes les plantes, de-même elle développe les principes de toutes les vertus. Mais il en est qui lui sont propres, & qui en naissent plus immédiatement.

*L'humilité* est sans doute la première que découvre l'infortune. Il est vrai qu'en des ames sombres, ou hautaines, elle produit souvent l'aigreur, la férocité, la mélancolie, le désespoir. Elle suggère aux CATILINAS, les plus noirs attentats. Mais pour l'ordinaire, elle diminue, elle afoiblit en l'éclairant cet amour propre aveugle, effet de la prospérité. Les maux instruisent l'homme de son néant, de sa dépendance, le ramènent à la connoissance exacte, à la juste estimation de soi même, à la modestie, à l'humilité. Vertu chère au Créateur & aux Créatures ! Ce fut vous qui fléchites l'arbitre des humains en faveur de tant de Peuples coupables, qui rétablites DAVID, MANASSE', NABUCHODONOSOR, sur des Trônes dont l'orgueil les avoit précipités.

Et ne pensons pas que l'adversité avilisse toujours l'homme en l'humiliant. Non la bassesse de l'ame est indépendante des situations. NERON fut lache sous la pour-

pre & sous le honteux déguisement qu'il emprunta pour se dérober à la mort. Mais dans la plupart des malheureux; le sentiment des douleurs, des besoins, des mépris, ranime leur courage, relève leurs espérances, leur donne des forces pour sortir de l'indigence ou de l'opprobre. La nécessité mère de l'industrie leur fournit mille moyens, mille ressources pour s'élever du fond des précipices de l'adversité. Ce fut ainsi que les Romains ne furent jamais plus grands que dans leurs plus grands revers. Ce fut ainsi que les persécutions des cruels ANTIOCHUS donnèrent aux généreux MACCHABÉES des motifs & des forces pour rendre à leur Nation la liberté & pour s'élever à la Royauté. Ce fut ainsi que des malheurs non mérités firent briller l'habileté, le courage du premier GUSTAVE, du Grand HENRI, & leur rendirent des couronnes dues à leur naissance & à leurs vertus.

Et que de talens; que de qualités précieuses à l'humanité doivent leur existence aux extrémités facheuses ou plonge l'infortune. Dans cette pauvre cabane, *l'amour du travail* devenu nécessaire, bannit l'oisiveté mère des vices, & donne l'aisance source du contentement, ici *l'industrie* invente, perfectionne les sciences, les

arts, facilite les travaux, multiplie les plaisirs. Là, une *activité* soutenue mettant tout en œuvre, étend le Commerce, lie les hommes, porte aux deux mondes leurs richesses réciproques, & forme un flux & reflux continuuel d'utiles occupations. La *modération*, la *frugalité* compagnes ordinaires de l'indigence éloignent les maux, tristes enfans des voluptés, versent dans des corps robustes le doux sommeil, l'innestimable *santé* & dans des ames pures la *satisfaction de soi-même*, plaisir au dessus de nos expressions. Que si l'adversité s'obstine à poursuivre un malheureux; je vois naître dans son sein même, des vertus qui en font le soulagement & la consolation. *Patience, résignation!* Filles de l'infortune, si nécessaires dans une carrière de douleurs. Est-il besoin de dire que vous ne paroissez jamais mieux que dans les revers, que vous êtes destinées à instruire les foibles enfans d'Adam dans la science pénible de *souffrir* & de *mourir*. Triste vérité! Qu'il est utile de vous avoir profondément méditée pour ne pas vivre mécontent ici bas.

Considérons enfin des effets plus intéressans pour l'humanité. Disons que l'adversité rend l'homme *juste, équitable, généreux, compatissant*. Celui que l'injusti-

a opprimé en a senti par là même toute l'iniquité. Elle a gravé dans son cœur cette maxime de tous les Peuples, & de tous les tems. *Ne traitez pas les autres, comme vous ne voudriez pas en être traité?* Il est juste parce qu'on ne le fut pas pour lui.

Il est généreux dans le malheur. Le sentiment de ce malheur même lui fait comprendre qu'il doit l'épargner à ses semblables. Ainsi DAVID fugitif respecta la vie d'un Tiran persécuteur, d'un fils rebelle, pendant que dans l'étourdissement de la prospérité, il fait périr un de ses plus fidèles sujets. Ainsi CAMILLE exilé par ses ingrats Concitoyens, vole au secours de sa patrie, & en devient le second fondateur.

Mais la vertu la plus chère aux hommes qui naît des disgrâces, c'est la tendre & compatissante *charité*. La main secourable qui tira l'infortuné de l'abîme de ses maux rappelle à son cœur ému le plaisir ravissant qu'il éprouva, & le sollicite à le verser dans les entrailles des malheureux, au milieu même de l'infortune. Il appelle dans son âme la compassion pour ceux qu'il voudroit en tirer. Il n'attend pas qu'ils viennent solliciter avec larmes des secours toujours humilians. Il court

à leur rencontre; il va les chercher dans leurs lits d'infirmités, ces affreux spectacles des horreurs de la misère ou l'opulence devrait aller quelquefois prendre de l'humanité. Il partage avec eux sa subsistance, il rend la vie, il fait des heureux; il éprouve ces douces émotions... Ames sensibles! vous m'entendez... O! adversité; quand vous ne feriez que des hommes compatissans & charitables, ne feriez vous pas un mal infiniment avantageux.

Je vois encore une foule de vertus sociales, s'élever & briller dans les ténèbres de l'adversité, la *modestie*, la *douceur*, la *bonté*, la *complaisance*, la *politesse*, les *soins officieux*, les *prévenances*.... Mais comment finir si l'on vouloit tout dire. En voilà bien assez sans doute pour prouver que *l'effet ordinaire de la prospérité est de découvrir les vices, & celui de l'adversité de mettre au jour les vertus.*

## C O N C L U S I O N.

Mais en conclurons nous que l'adversité soit toujours préférable à la prospérité? Peuplerons nous l'Univers d'infortunés pour les rendre vertueux? En vain voudroit-on le persuader dans un siècle

où l'orgueil & la volupté ont fait des vertus de l'opulence & de la gloire, ou les richesses & les grandeurs tiennent lieu de tout, où l'on semble *non pas acquérir pour vivre, mais vivre pour acquérir*. Non si les faveurs de la fortune sont plus dangereuses que ses rigueurs, il est cependant possible à ses favoris de se défendre de leur ivresse, & d'embellir la vertu même de l'éclat de la prospérité. Il est d'ailleurs un état mitoyen exempt des dangers où jettent les situations extrêmes, & que le sage fait trouver dans tous les états. C'est la simple & douce *médiocrité* qui seule doit être l'objet des vœux de tous les humains, qui seule est l'asile de la vertu réelle, du vrai plaisir, de la durable félicité.

O ! vous que la Providence a élevé au faite des honneurs, & de l'opulence, considérez avec un juste éfroi, les précipices au dessus des quels votre élévation vous tient suspendus, comme par un fil. Pensez que plus elle est grande, plus votre chute seroit terrible. Que votre félicité, de même qu'un fleuve bienfaisant, fertilise tout ce qui vous environne, sans le ravager; & que la vérité même vous fasse entendre cet éloge si doux: *Il mérite sa prospérité.*

Et vous sur qui l'infortune versa ses

disgraces , consolez vous. Elle doit être le germe fécond des vertus , & du bonheur : En murmureriez vous ? Prendriez vous , pour changer vôtre fort , la route dangereuse de l'injustice ? Non , toujours en garde contre les suggestions de l'envie , revenus des inutilités humaines , éprouvant tous les jours , que la nature ramenée à sa première simplicité est contente de peu , vous bénirez les maux passagers qui vous assurent des biens durables ; vous bornerez vos vœux à la médiocrité , vous direz avec une joie douce & rare : *Je suis content.* O hommes ! quels que vous foyez , soit que vous passiez par les écueils brillans de la prospérité , soit que vous foyez éprouvés dans le creuset redoutable de l'adversité ; que vôtre raison les fasse toujours servir , à *bannir les vices* & à *faire éclore les vertus.*





## REFLEXIONS

[ SUR LA PHILOSOPHIE MORALE.

**C**E que les Hommes connoissent le moins, c'est eux-mêmes. Qu'il en est peu, qui sachent rendre compte des principes qui leur servent à diriger leurs actions; qu'il en est peu même, qui ayent de ces principes! Demandez à cet homme, qui court après la fortune & les richesses, pourquoi tant de travaux & de peines? Demandez à cet autre qui recherche les honneurs, pourquoi tant d'intrigues & de cabales? Demandez à tous, pourquoi êtes vous menteurs, médifans ou méchans? Quel bien vous revient-il de tous vos vices? La plupart ne sauront pas seulement faire l'apologie de leur méchanceté & sauront à peine prouver l'utilité prétendue, qu'ils en retirent.

Les Hommes sentent à peu près ce qui doit leur être utile, & c'est par un mécanisme de sensations, plutôt que par une suite de raisonnemens, que toutes

les actions de leur vie font dirigées; il faut tant de lumières, on a besoin d'une philosophie si sage, pour connoître les problèmes compliqués de la morale & de nôtre bonheur, encore font-elles si souvent insufisantes, que l'on doit peu s'étonner si le commun des hommes demeure dans l'erreur & ne se conduit que par l'exemple ou l'autorité d'autrui.

Quelle définition plus importante que celle de la vertu? Et cependant, quelle définition plus incertaine & plus vague! Nous mesurons la distance, le poids des Planètes, nous connoissons les miracles des Mathématiques, nous faisons des vaisseaux, des montres, des fontaines, des telescopes, enfin nous avons porté les sciences & les arts au plus haut point de perfection & nous n'avons pas des idées simples & claires de la Morale?

Que prétendoient dire autrefois les Anciens Philosophes dans leurs continuels délires sur la vertu? Que pouvoient produire ces déclamations empoulées? rien. Aurai je été meilleur père de famille, mari plus tendre, ami plus fidèle, citoyen plus zélé, quand j'aurai scû avec HESIODE & LUCILLE, que la vertu est une Déesse, dont le Thrône est sur un roc escarpé, ou il est difficile d'atteindre & dont les

chemins font dangereux & impraticables. Mon cœur en fera-t-il plus sensible & plus généreux, mon esprit plus sage & plus éclairé, quand je saurai avec ARISTOTE & HORACE (1) que la vertu se trouve au milieu des extrêmes, d'où est venu le proverbe connu, *in medio stat virtus*? Les Stoiciens orgueilleux, m'auroient-ils mieux instruit, en m'apprenant, que la vertu est une faculté de l'ame, que toutes sont spirituelles étant de la même substance qu'elle, toutes inséparables & qu'ainsi celui qui en possède une, les possède toutes (2). Que veulent dire tous ces grands mots, que l'homme vertueux est au dessus des injures & de l'infamie, parce que le crime ne sauroit être plus fort que la vertu, que les calamités, les disgraces, les infortunes, ne sauroient produire un plus grand effet sur elle, qu'un nuage sur le soleil (3). Comment la vertu n'auroit-elle pas été odieuse & rebutante dans cette secte, qui ne la faisoit consister que dans

---

(1) Nam virtus medium est vitiorum, & utrinque reductum

(2) Diog. Laërz. Vie de Zénon. Senec. Epist. I. 3. 93.

(3) Senec. Lib. quod in Sapientem non cadit injuria. cap. 1, & Epist. 113.

Sans la privation des plaisirs & dans le courage à soutenir les peines de la vie ? Pourroit on aimer la vertu sans effort dans les définitions de PLATON, & de tant d'autres, qui sans définir jamais ce qu'étoit la vertu, prétendoient qu'elle ne devoit point être abandonnée, lors même qu'elle nous causoit les plus grands maux ? (4) Combien ne répétoient pas, que la vertu devoit être aimée pour elle-même & sans aucun motif d'intérêt, à cause de sa beauté réelle ? quel sens avoient ces grandes & puériles déclamations d'ARISTOTE, qui s'écrioit dans l'un de ses hymnes (5). *O vertu objet si digne des travaux de tous les hommes, ô vertu, bien le plus précieux que l'on puisse acquerir ; c'est ta beauté incomparable qui nous fait mépriser la mort, tu remplis le cœur d'une félicité plus resplendissante que l'or, plus douce que le sommeil. C'est toi qui soutins la valeur d'HERCULE dans ses travaux, c'est toi qui excitas les fils de LE'DA dans leurs entreprises immortelles ; AJAX, ACHILLE, abandonnèrent la*

---

(4) Platon dans le second Livre de la République. Cic. &c.

(5) Apud Diog. Laërt, in Arist. & apud Stobæum, Serm. 5.

*vie pour toi. Les Muses ne sont occupées qu'à chanter les louanges de ceux qui t'ont consacré leurs jours.* Après cette peinture poétique de la vertu, vous sentez vous plus vertueux & savez vous mieux ce qu'elle est? & pensez-vous que si mon Tailleur avoit fait cette ode, je dusse être fort sûr, qu'il ne m'a pas volé une demi-aune d'étoffe.

Je demanderai d'abord, s'il est nécessaire pour être bon Citoyen, ami tendre & homme bienfaisant, de se jeter dans le sein de la métaphisique pour y trouver comme à taton & dans les tenèbres épaisses des opinions & des contradictions humaines, nos devoirs & les principes qui doivent servir de règle à nôtre conduite. Il est nécessaire, sans doute que tous les hommes soyent vertueux s'il est possible, mais est il donc possible, que tous raisonnent; les faits prouvent le contraire; ainsi fonder la morale sur des raisonnemens sublimes, c'est faire une morale de spéculation, utile pour quelques ames privilégiées & inutile pour le reste du Genre-humain. Je crois donc, que c'est par le sentiment seul qu'on peut le mieux communiquer les idées morales au commun des hommes, car tous les hommes sentent & il en est peu qui raisonnent, d'ailleurs le sentiment produit

rarement des sophismes. & la raison en produit souvent.

Voulez vous persuader aux hommes d'être bons & vertueux ? Peignez le méchant avec des couleurs vraies & terribles. Que l'homme faux & perfide, voie la défiance qui l'environne, ses manœuvres honteuses découvertes & des mortifications de toute espèce qui l'accablent. Que le médifant se voie fui, détesté, abhorré dans toutes les sociétés. Que l'homme sans honneur, sans franchise, sans aménité dans les mœurs, se voie sans amis, abandonné à lui même, c'est à dire à la plus mauvaise compagnie qu'il puisse avoir & qu'il ne sauroit fuir. Développez aux hommes leurs vrais intérêts, ceux qui consistent dans une tranquillité douce & heureuse, & vous vous trouverez toujours dans le chemin de la vertu. Ne regardez point comme dangereuse, si vous l'entendez bien, cette maxime, que la vertu & nôtre intérêt ne font qu'une seule & même chose, ne vous épouvantez point, en entendant HORACE vous dire : *Atque ipsa utilitas justî prope mater, & æqui*, mais expliquez la pensée, en disant, que la vraie, la constante utilité est celle d'être homme de bien. Parcourez toutes

les conditions de la vie, examinez en autant que vous le pourrez, toutes les actions & déduisez en sans crainte, cette conséquence toujours universellement vraie, que toutes doivent prêcher aux hommes la bonté, la bienfaisance, la douceur & l'humanité.

Le véritable moraliste ne doit faire autre chose à mon gré, que de développer les vrais intérêts des hommes, & comment en effet pourroit on leur faire aimer une vertu qui seroit opposée à leurs intérêts réels? (S'il existe au reste des vertus de cette espèce.) Un traité de cette morale pratique, & pour ainsi dire, sensible, nous manque encore.

Nous raisonnons tant : Infortunés que nous sommes, si nous avons besoin de syllogismes pour être bons? Si pour être bons Citoyens, hommes sensibles & honnêtes, il nous faut des traités méthodiques & raisonnés ! Une Tragédie, un roman, ces ouvrages qu'on décrie, & que j'ose dire, non seulement excellens mais nécessaires, pour former l'esprit & le cœur, ont fait plus de bien, les Comédies de MOLIERE seules ont rendu un plus grand service à l'humanité, que tous les livres de morale ensemble, si méthodiques, si dégoûtans & qui n'ont jamais produit une

fenfation de vertu. La morale doit être toute entière en tableaux, peignez, peignez le vice avec tous fes dangers, la vertu avec tous fes avantages, & il n'eft point d'homme qui ne tire un profit réel de vos leçons, car tous les hommes ont un cœur, tous ont du fentiment. Si cette fenfibilité eft quelquefois comme étouffée, par les préjugés de l'éducation, chaque homme cependant porte en lui même, le germe de cette fenfibilité précieufe, que le vrai philofophe fe plait à nourrir & à exciter. Le raifonnement peut-être utile fans doute, mais c'eft autant qu'il analife avec force & clarté les avantages de la vertu ; fi vous ne favez pas joindre le fentiment à la raifon toute pure, fi vous ne favez pas profiter de cette fenfibilité qu'ont tous les hommes ; fi vous ne pofez pas pour premier principe de tous vos préceptes, ces frémiffemens de l'ame, ces fenfations fortes & vives d'humanité, qui font dans tous les cœurs, vous n'augmenterez point le nombre des gens de bien. Otez à l'homme la fenfibilité & l'amour de foi, & vous ne favez plus, fur quoi fonder vôtre philofophie morale : C'eft là les deux principes qu'on ne doit jamais perdre de vue dans cette matière, & fi

vous voulez que vos préceptes soyent utiles, ils doivent toujours en être tirés, comme de leur source.

De la sensibilité, vous faites naître la bienfaisance, l'humanité, l'amour du juste & toutes les vertus de la société les plus utiles & les plus sublimes, mais avec des préceptes, vous n'augmenterez que fort peu ce sentiment, dans ceux qui pour leur malheur, n'en ont reçu qu'un foible degré de la nature. Quelquefois, vous vous servirez de cette même sensibilité, pour parler au cœur, ce langage produit les sensations les plus vives; elles ne sont pas durables il est vrai; une tragédie attendrit, mais elle ne persuade pas, l'effet de l'illusion est trop passager, mais répété souvent, enfin il en produit un. Je l'ai déjà dit, mais on ne sauroit trop le répéter, arrêtez vous, fixez vous surtout à faire voir, les avantages de la vertu & les dangers du vice & unissez autant que vous le pourrez, l'idée de vertu avec le bonheur & celle du vice avec la misère. Faites voir avec force, qu'à commencer depuis la dernière des conditions sociales, la justice, la vérité & la vertu, sont utiles & nécessaires dans toutes. Que l'artisan voie dans les institutions morales que les avantages de son petit commerce, seront d'autant plus grands, qu'il emploie,

ra plus de bonne foi & de diligence, qu'il voie au contraire, s'il veut établir sa fortune sur la mauvaise foi & la friponnerie, le discrédit & la misère qui marche à sa suite. Que le commerçant voie de même, que la bonne foi seule peut faire fleurir son commerce, & que c'est dans les pays où elle règne, qu'on le voit s'accroître chaque jour. Montrez les mêmes effets dans toutes les autres conditions de la vie & ne dédaignez point de descendre dans toutes les classes de l'humanité, sur tout, point de spéculations sublimes dans ces matières, faites un catéchisme utile dans toutes les conditions, entrez dans les détails, & sans chercher à briller, bornez vous à instruire. La morale est faite pour tous les hommes, en écrivant pour tous nous ferons des écrivains vulgaires, mais qu'importe, nous augmenterons le nombre des hommes vertueux. Celui qui dans ce genre, fixe les principes généraux, n'est point aussi utile, que celui qui en fait l'application dans des cas particuliers. Que le philosophe moral descende dans les devoirs d'un père de famille & qu'il sache lui montrer que ses vrais avantages sont d'être aimé, qu'il lui indique les moyens de l'être. Que la mère de famille apprenne

de lui, à être douce avec son mari, tendre & attentive avec ses enfans, que ceux-ci à leur tour, apprennent à respecter l'ordre de la famille, à n'en pas être des membres inutiles, à avoir de la reconnoissance pour les bienfaits & de la déference pour la vieilleſſe. Mais n'allez pas déclamer, persuadez, peignez quel est le bonheur d'une famille, où les uns ſont père, mère, enfans, mari, épouse, mais tous amis, concourants tous à l'harmonie & à la félicité commune: Montrez combien chaque membre de la famille doit contribuer au bonheur de tous & faites voir les inconvéniens qui réſultent des fauſſes idées que ſe forment les hommes ſur le rang qu'ils occupent dans ces petits empires domeſtiques. Peignez une famille, où la diſcorde ſecoue ſon infernal flambeau, où règne la méfiance & l'aigreur, où mille paſſions auſſi ridicules qu'inſupportables prennent la place de la douceur & de la modération, & mettez à côté une famille d'amis, où tous les ſentimens domeſtiques, où l'affection la plus ſimple & la plus douce en même tems, font du bonheur particulier, le bonheur de tous, & vous verrez ſi à cette comparaiſon, il ſe trouve un ſeul homme qui ne ſe ſente ému & attendri,

Enseignez au Magistrat, l'amour de la justice & l'incorruptibilité, mais n'allez point l'éfrayer par votre mot de *devoir* mal défini, persuadez-le ; qu'il voye le danger des vices contraires à ces vertus, la perte de sa réputation, de l'estime, les remords & l'avilissement de ce rang, qu'il n'avoit acquis que pour se rendre supérieur aux autres hommes & qui ne lui sert alors qu'à l'humilier davantage.

Allez enfin, si vous le voulez, à la morale des gens de lettres & qu'ils apprenent, que le fiel & la malignité déshonorent les plus grands talens, que la modestie & la simplicité donnent un nouvel éclat à la réputation la plus brillante, & que c'est par elles que les Gens de Lettres se rendent véritablement utiles & respectables.

Parcourez autant de conditions diverses qu'il vous plaira, & dans toutes, suivez cette méthode, mêlez le langage du cœur au raisonnement & vous parviendrez à persuader & même à convaincre. On sent bien, que je ne parle ici que des vertus purement humaines, celles d'une nature plus sublime, ont d'autres moyens pour convaincre, je n'en parlerai pas, voulant me borner dans ces réflexions à raisonner sur cette espèce de vertu morale.

commune à toutes les nations , & à examiner, si les hommes peuvent l'aimer sans les motifs puissans & augustes de la religion. Ah ! si la philosophie humaine peut seule inspirer la vertu , que ne fera t elle point avec des secours d'un ordre encore si supérieur aux siens.

Que si en entrant dans les divers détails de la vie humaine, il se trouvoit par hazard , quelque cas singulier dans le quel la qualité d'homme de bien fut dangereuse ou nuisible, alors le philosophe sage & éclairé tirera le rideau sur ce cas monstrueux, afin que les hommes n'aillent pas fonder des systèmes généraux sur un fait particulier & qu'ils ne se persuadent pas que le vice est utile. parce qu'il a pû l'être une fois. L'humanité entière s'écriera , cachez , ensevelissez ce fait ; l'humanité entière a intérêt que ces horribles inconféquences des contradictions, produites par des systèmes faux & dangereux, soyent ensevelies dans les plus épaisses ténèbres ; mais ne craignons point cependant d'examiner avec le secours d'une raison éclairée & exacte, quelques uns de ces cas particuliers, la nature a eû soin de nous donner des moyens invincibles pour les combattre avec avantage. Tous les vices sont au fond, des vers rongeurs

qui détruisent les fondemens de la société & toutes les vertus au contraire procurent un avantage réel à tous les hommes, d'où il suit, que chaque homme a intérêt de ne pas donner l'exemple du vice, & de donner celui de la vertu. Depuis l'homicide jusqu'au mensonge, on peut prouver que nôtre véritable intérêt exige que nous n'ayons ni ces vices ni les vices intermédiaires. Les loix punissent le meurtre, la honte, le mépris & la haine des hommes, punissent le mensonge, & font payer chèrement à ceux qui ont le malheur de s'en servir, l'utilité qu'ils peuvent en retirer quelquefois. Je serai trop long, si je voulois faire l'application de ces principes à toutes les actions vicieuses, elle est d'ailleurs si facile à faire, qu'il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet.

Et en effet prenez généralement dans toutes les classes de l'humanité, l'homme heureux & digne de l'être, & vous trouverez toujours un homme qui a scû se développer clairement à lui même les principes de son véritable intérêt, & qui a toutes les vertus propres à la place qu'il occupe dans la société. Quel est l'homme heureux en general? Sera-ce, le médisant, l'ingrat, l'envieux, le méchant, l'injuste,

l'orgueilleux, le perfide &c. ou l'homme bienfaisant, reconnoissant, vrai, juste, doux, humain &c. Homme insensible, homme de glace, prends la balance, pèse avec ta froideur impartiale, le vice & la vertu & tu verras toujours pancher la balance du côté de la dernière. Tu me demandes; qu'est-ce que la vertu? & je te réponds, c'est une suite d'actions qui te rendra constamment heureux. Et le vice? Une suite d'actions au contraire, qui te rendra sûrement malheureux.

Il y a plus de vices produits par l'ignorance que par la méchanceté. Les passions nous les présentent toujours accompagnés, de biens apparens & d'avantages chimériques. Tout consiste, à savoir calculer avec sagesse les avantages & les désavantages de nos actions. Mais les hommes en general, n'ont pas cette grandeur dans l'esprit, qui consiste à voir une action sous toutes les faces diverses & à résoudre les problèmes souvent si compliqués de la morale; d'ou il arrive que la plupart, ne s'attachant qu'à quelques circonstances ou à quelques faits particuliers, font un mauvais choix & de-là ce repentir & ces remords qui le suivent pour l'ordinaire.

Ainsi, un philosophe qui nous présen-

feroit les conséquences les plus éloignées des actions humaines, qui nous montreroit, pour ainsi dire, la généalogie de toutes les actions de la vie, épargneroit à la société bien des maux produits par l'ignorance & l'erreur, & en accoutumant par cette méthode les hommes à raisonner sur les principes de la morale, on parviendroit peut-être dans peu de tems, à rendre commune cette science divine, d'être honnête homme & bon citoyen par la raison, c'est-à-dire par la conviction & par des principes constans & inébranlables. Alors les idées de vertu & de vice, qui sont aujourd'hui si confuses & si obscures chez la plupart des hommes, ne seroient plus qu'une affaire de quelques raisonnemens aussi simples que peu nombreux; alors, on verroit les hommes même qui sont privés de tout sentiment moral, être les premiers à être vertueux & bons, la morale cesseroit alors d'être une vaine déclamation, tantôt tragique tantôt comique, elle fonderoit ses principes sur l'esprit & le cœur humain & non sur des mots obscurs, mal définis & souvent vuides de sens. Faisons une morale d'idées & non de paroles. Il est vrai, que les imperfections qui se trouvent dans toutes les institutions sociales, imperfections qui sont des consé-

quences nécessaires de la foiblesse humaine & qui tirent leur source d'erreurs presque indestructibles, peuvent produire quelquefois des contradictions entre nos divers devoirs, dont le sage peut à peine se préserver, mais ces cas sont heureusement si rares, qu'ils ne doivent ni ne peuvent empêcher la formation d'un système de morale. Pourvu qu'il nous donne le développement des principes de conduite les plus importans & les plus fréquens, le philosophe qui entreprendra ce travail rendra toujours un service essentiel à la Société.

Les Anciens fondoient leurs systèmes moraux, sur des images grandes & sublimes, leurs vertus étoient presque hors de la nature, & leurs philosophes n'étoient que des Poètes. Dans ces derniers tems, la morale paroît au contraire être réduite à une froide analyse. Ni l'une ni l'autre de ces méthodes ne me paroît être la vraie; celle des Anciens étoit capable de faire d'orgueilleux Stoïciens, des hommes sublimes & s'il est permis de s'exprimer ainsi, des monstres de vertu, mais comme c'étoit par l'enthousiasme qu'elle pouvoit produire ces grands effets, que l'enthousiasme n'est pas commun parmi les hommes & que la morale doit l'être, je n'approuverois point cette

méthode. Quant à la froide analyse des modernes, elle porte avec foi cet inconvénient, qu'elle accoutume trop les hommes à être en garde contre leurs propres sentimens, à calculer les actions de la vie par des discussions trop exactes & qui ne sont bonnes que pour résoudre un problème de mathématiques. D'ailleurs on affoiblit chez les hommes, si l'on ne détruit pas totalement ces sentimens du cœur, qui pris dans l'ensemble, sont la source de nôtre bonheur, car malheur à celui qui ne fut jamais trompé par son cœur, il ne sera jamais, il est vrai la victime de sa sensibilité, il n'éprouvera jamais l'ingratitude de ses amis, il ne détestera jamais les douces illusions qui l'ont séduit, mais il n'aura jamais éprouvé non plus, les plaisirs si purs de l'amitié, de la bienfaisance, & toutes les erreurs délicieuses de la sensibilité. O raisonneur infortuné, mets ton cœur à couvert des dangers que nous attire quelquefois la sensibilité, mais renonce en même tems à l'enthousiasme divin qu'elle procure, & si tu crois pouvoir t'élever à la vertu par le seul raisonnement, considère donc avec attention, comment au flambeau de la philosophie, l'homme faux, méchant & trompeur a perdu tous ses avantages, comment il ne lui est resté en partage

que le ridicule & l'horreur , vois les manœuvres dévoilées à tous les yeux, & conclus que dans tous les tems , plus les hommes ont connu leurs vrais intérêts , plus ils ont été bons, heureux; plus au contraire des idées fausses d'utilité ont prévalu sur celles d'une morale saine & éclairée , plus ils ont été barbares , méchans & misérables. Heureux le siècle , où les sentiers du vice sont bien connus , de même que la fausse sagesse de la mauvaise foi ; c'est alors qu'on craindra de s'y livrer & qu'on saura ce qu'il en coûte d'être vicieux. Heureux le siècle , dans le quel les méchans sont détestés , plus heureux celui dans le quel ils sont ridicules.

F I N.





## P E N S E ' E S

## S U R L A S O L I T U D E .

**L**A solitude, ainsi que tous les modes physiques de nôtre existence, devient un mal, lors qu'elle est prolongée durant un trop grand espace de tems. La gloire, les honneurs, les richesses, le pouvoir même, ces biens si désirés, deviennent des maux, & des maux insupportables, quand ils ne nous laissent aucun relache, & qu'ils paroissent, si je peux parler ainsi, comme colés à tous les momens de nôtre existence. Ceux qui par une longue habitude, se sont accoutumés à leur possession, sont ravis quelquefois de descendre de leur état; & de goûter parmi le Peuple & les villageois, les plaisirs simples de la nature, & qui sont à la portée de tous les hommes. Ainsi un Monarque puissant, accoutumé à voir tout plier sous sa volonté, se délecte dans la conversation d'un homme, qui ne le connoissant pas, le trai-

te comme son semblable. Ainsi un fa-  
vant illustre, & raffasié de gloire se plaît  
à être qualifié de pédant par un igno-  
rant qui ne le connoît pas.. En un mot  
tout changement d'état quel qu'il soit,  
en transférant nos rapports, soit de mal  
en bien, ou même de bien en mal, nous  
divertit & nous soulage, le même plaisir  
que le villageois éprouve en entrant dans  
une Ville, l'homme de Ville le goute quand  
il en sort. On peut donc dire que tous  
nos plaisirs physiques ne dépendent pas  
tant de l'action prolongée de tel objet sur  
nos organes, que de la variété plus ou moins  
grande que nous mettons dans le choix  
des objets propres à les flatter. Il y au-  
roit trop à dire si je voulois m'arrêter à  
rendre raison de plusieurs phénomènes mo-  
raux aussi singuliers qu'incontestables, &  
je me borne au sujet particulier que j'ai  
choisi. Je sai bien que la plus grande  
partie des hommes ne connoissent pas les  
avantages de la solitude: Quant à moi,  
qui ai le bonheur de les sentir, si mon  
état ne me permet pas de m'y li-  
vrer comme je le voudrois bien, je veux  
du-moins en jouir par l'imagination, &  
essayer de développer les causes, qui ren-  
dent cet état si délicieux à un petit nom-

bre de personnes , & si insupportable à tout le reste.

La plus grande partie des hommes , manque de cette force d'esprit & de cette vigueur d'ame , qui est absolument nécessaire pour remonter aux principes de la justice & de la vertu & pour connoitre les élémens du bonheur. De là vient , que la vie du plus grand nombre n'est qu'un tissu bizarre d'actions contradictoires qui n'ont aucune suite. Les uns nés bons , mais malheureusement foibles , règlent leur conduite sur l'opinion , & au lieu de se pourvoir d'une balance domestique , qui les dispense de courir chez leurs voisins , ils aiment mieux , pour éviter la peine de s'instruire , s'en rapporter au jugement d'autrui , que d'éclairer le leur. D'autres corrompus par une éducation vicieuse , qui a éteint toute espèce de principes dans leur ame , n'ont pour guide que le caprice d'une imagination dérégée. Il est visible que tous ces gens là doivent redouter le calme d'un état qui leur laisse le loisir de réfléchir & de se voir tels qu'ils sont : Et comme le mépris d'eux mêmes & le remord seroit le fruit de cet examen , on les voit rechercher avec empressement le tumulte & la dissipation , comme un moyen

d'échaper à eux mêmes , & de détourner de dessus leurs actions une vue qui les couvrirait de honte. Ainsi on ne doit pas être surpris que les hommes instruits par leur propre expérience , attachent toujours l'idée de l'ennui à la solitude , & la fuient comme un état désagréable & fâcheux. On peut encore expliquer par le même principe , pourquoi l'homme qui pense , s'ennuie plus aisément dans la société que dans la solitude , tandis qu'au contraire l'homme vulgaire , la regarde comme le soulagement de son ennui.

Considérez un moment , dans ses occupations , l'homme qui pense , l'homme éclairé. Il s'est fait à lui même un système auquel il rapporte toutes ses actions. Demandez-lui ce que c'est que la vertu , & il vous en donnera une idée juste & distincte , qui vous fera connoître aisément ce qui y est conforme ou non. Demandez-lui ce que c'est que la bienfaisance , & jusqu'où elle doit s'étendre , il vous en marquera les bornes précises , & vous apprendrez jusqu'à quel point vous devez vous soumettre à ses loix. Les hommes vous dira-t-il , ont droit d'exiger de moi certaines choses , parce que dans la société tout doit être réciproque , mais quant au reste qui ne les regarde pas , je puis

le régler comme il me plait, & en disposer à ma fantaisie. Il connoit sa place & fait s'y tenir. Ses études, ses occupations journalières ont toutes pour but de le rendre meilleur. S'il feuillette les annales du monde, ce ne sera point pour faire dans sa mémoire un amas ridicule de noms & de dates, mais pour examiner avec soin dans la suite des faits que l'histoire lui présente ce qu'on doit suivre ou éviter pour être heureux. S'il passe de-là, à l'étude de la nature il ne se bornera pas à répéter cette foule d'expériences qui ne servent qu'à faire une vaine parade d'érudition, & à en imposer aux simples; mais du petit nombre de notions vraiment utiles qu'il en rapportera, il se fera une méthode générale pour augmenter les commodités de la vie en tout genre, & se la rendre agréable. On en peut dire autant de ses autres occupations. Et comment voulez vous qu'un homme qui travaille uniquement à se faire une bonne compagnie de soi-même, ait besoin pour vivre agréablement de s'en tenir perpétuellement éloigné? Ne doit-il pas au contraire se sentir cruellement déplacé, quand par une combinaison malheureuse, mais nécessaire des circonstances, il se trouve

tout à coup transporté, malgré lui, dans le tourbillon des affaires qui l'arrachent à lui-même & ne lui laissent pour tout dédommagement, que l'insipide jouissance de ce qui lui est étranger ?

Je puis montrer aisément que la manière de vivre la plus agréable & même la plus utile, est celle qui se partage également entre la solitude & la société. Dans celle-ci on acquiert des idées, ou on perfectionne celles qu'on a déjà, par le commerce d'autrui, & dans la solitude on est occupé à les mettre en ordre. Si ces deux états ne se succédoient pas tour à tour, on n'auroit presque rien à ranger parce qu'on auroit peu de chose à recueillir, ou bien le soin de recueillir continuellement feroit qu'on n'auroit le tems de mettre ordre à rien. D'un autre côté l'habitude de vivre quelquefois avec nous mêmes, est le meilleur préservatif des vices qui naissent de la foiblesse. Un homme que l'ennui contraint de rechercher la société, se met par là même dans la dépendance des opinions d'autrui. Au lieu de se faire une existence absolue, indépendante, il devient par sa foiblesse une petite fraction de la société. J'ai souvent observé dans plusieurs cas, la conduite de certaines personnes nées d'ailleurs avec des sentimens

honnêtes, & un cœur porté à la vertu. Avec quelle légèreté & quelle inconscience, avec quelle foiblesse méprisable, elles distribuoient le blâme ou la louange! Avec quelle vile complaisance, pour flatter les passions de ceux qui servoient à les décharger du fardeau cruel de l'ennui, elles sacrifioient l'amitié, la vérité, la confiance, la vertu même à une bienfaisance mal entendue. Au contraire l'homme qui veut vivre seul, s'impose par là même l'obligation de maintenir dans toute sa pureté le sentiment intime de la vertu: Et comme il ne fait sa cour qu'à elle seule, il a le courage de ne trahir jamais son cœur, il ose dans le besoin défendre les absents des traits de la médisance & de la calomnie, rendre justice à l'homme de mérite, qu'on tourne en ridicule, & condamner hautement une action malhonête, quoi qu'applaudie unanimement par le vulgaire. La solitude imprime à l'ame, je ne sai quel caractère de vigueur & de force, sans lesquels il n'y a point de vertu. Celui qui n'a pas le courage d'avoir une seule idée à soi, un seul sentiment en propre, qui se moule lâchement sur l'opinion d'autrui, ne fera jamais rien de grand: S'il vit avec des méchans, il les imitera; si son bon-

heur le porte dans une société d'hommes vertueux, il pourra peut-être par la même raison n'être pas un méchant, mais la vertu ne fera pas à lui, elle ne fera toujours qu'une lâche imitation.

Quand on examine les maux divers qui troublent la société, on voit au premier coup d'œil que leur source la plus générale n'est point tant dans un esprit décidément méchant, que dans un cœur foible. Pour un délit féroce, vous en compterez mille produits par la foiblesse. Il semble que cette vérité a été connue des anciens, & que c'est par cette raison que les noms qui désignoient parmi eux, l'homme de courage & l'homme vertueux étoient synonymes, & qu'ils regardoient un homme lâche comme incapable de vertu. En effet la cabale sourde, les noirceurs secrètes, la médisance, la perfidie, la fausseté, ces causes funestes des maux qui désolent & avilissent la société, ne se trouvent guères, dans une ame forte & courageuse. Ainsi apprendre à vivre avec soi-même, est un moyen sûr de devenir vertueux, puisque la foiblesse dont nous parlons n'est autre chose que l'opinion que l'on a du besoin de vivre avec les autres, & qu'un homme qui fait vivre avec lui-même n'a pas l'idée de ce besoin.

Les Lettres , les beaux - arts contribuent encore à nous rendre la solitude agréable. Pour peu que nous ayons d'imagination & de sentiment , quelle source de plaisirs délicieux & toujours nouveaux, ne trouvons-nous pas dans la musique, dans la peinture & dans la poésie ! Mais ces beaux arts , pour nous faire goûter tout ce que nous avons droit d'en attendre, veulent être cultivés pour eux-mêmes & non pour une fin qui leur soit étrangère , car dans ce dernier cas loin de nous divertir , nous retrouvons l'ennui dans les moyens mêmes que nous voulions mettre en usage pour nous en préserver.

Les hommes entraînés par la dissipation , ne peuvent guères se former une idée de toutes ces jouissances , comme les esclaves de l'Asie nés & élevés sous le despotisme ne peuvent pas croire à la liberté. Aussi je ne prétends pas reformer leurs idées sur ce point. Il me suffit d'avoir montré au petit nombre de ceux qui savent rendre compte à eux-mêmes de leurs sentimens , que si quelques momens de solitude sont nécessaires à ceux qui vivent en société , les distractions de la société conviennent à ceux qui vivent dans la solitude , & que le goût de cette dernière s'allie très bien avec l'amour de la vertu & le sentiment du vrai bonheur.



## ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

**D***IVOTI Affetti d'un' anima verso Dio,*  
 &c. „ Sentimens de dévotion d'une ame  
 „ vers Dieu, avec des pensées chrétien-  
 „ nes d'une grande utilité pour tous les  
 „ jours de l'année, en prose & en vers.  
 „ Nouvelle Edition plus soignée, corrigée  
 „ plus exactement, & augmentée des tex-  
 „ tes de l'écriture sainte, suivant la véri-  
 „ table leçon de la vulgate „ A Turin,  
 & se trouve à Paris, chez JOSEPH BAR-  
 BOU, rue des Mathurins, 1768, vol.  
 in 12 de 264 pages. Prix relié 2 liv.  
 10 sols. Ce petit livre Italien est d'abord  
 d'une très belle impression, & fort bien  
 écrit. Il est rempli de cette onction ten-  
 dre & affectueuse dont les graces de l'Idio-  
 me Toscan augmentent encore la dou-  
 ceur. C'est l'ouvrage d'un homme du  
 monde, d'un homme touché d'un vif sen-

iment de Dieu, dont la plume, après s'être exercée sur les frivolités du siècle, ou, suivant, l'Italien, bien plus expressif, *divagata nelle profane leggerezze del secolo*, pour en réparer le scandale, a cherché les moyens d'édifier. Tous les chapitres de ce livre, au nombre de 31 ou 32, sont terminés par deux sonnets. On fait que l'usage du sonnet, presque entièrement oublié en France, subsiste toujours en Italie.

**L**A *promenade utile & récréative de deux Parisiens, en 165 jours.* A Avignon, & se trouve à Paris, chez VENTE, au bas de la montagne Ste Geneviève. 1768 2 vol. in 12. Ce Livre, comme on voit, s'annonce assez gaîment; il est dédié aux paresseux, & la dédicace est plaisante. C'est un nouveau voyage d'Italie, écrit par Lettres & mêlé de vers. Après tant de voyages d'Italie en toutes langues, après MISSON, DESEINE, LABAT, & les voyages plus recens de M. COCHIN, de M. GROSLEY, de M. l'Abbé RICHARD, &c, celui de nos Parisiens se fait encore lire agréablement. Il est vrai que l'enjouement des Voyageurs, qui se soutient jusqu'au bout, en égayant la matière, lui

## 452 JOURNAL HELVETIQUE

donne un air de nouveauté qui surprend l'intérêt du Lecteur. Mais, si la plaisanterie est trop familière & trop répétée pour être toujours de bon aloi, on démêle, au travers de l'espèce de frivolité qu'affecte l'Auteur, un homme d'esprit qui voit bien, qui a souvent le coup d'œil très juste, & dont l'ouvrage, indépendamment de la forme, a du moins quelque chose qui le caractérise. Cette partie caractéristique, c'est l'attention particulière que l'Auteur donne aux différens sites des lieux, & aux bâtimens qu'il a vus. Au reste, il règne dans cet ouvrage un ton de franchise & de vérité, qui a bien son prix dans un voyageur, si l'on eut un peu ménagé d'augustes laideurs qui sûrement ne font pas des défauts volontaires, ainsi que la poltronnerie d'un Doge qui n'aime point la pluie, & nos médecins; mais la raillerie a toujours une pointe de causticité. Reste à savoir si l'on ne peut être plaisant qu'aux dépens d'autrui : Belle question à examiner.

**A**BREGE' *Chronologique de l'histoire Ottomane.* Par M. DE LA CROIX. A Paris chez VINCENT, rue St. Séverin. 1768  
2. vol. in 8°. faisant ensemble 1480 pages.

Cette Histoire Ottomane réduite à la forme heureuse & commode de l'Abrégé chronologique de M. le P. HENAULT, est un des ouvrages de ce genre les mieux travaillés, les plus aprochans du modèle. Il est précédé d'une introduction, contenant l'histoire des anciens Turcs, jusqu'à la fondation de l'Empire Ottoman. L'Abrégé Chronologique, fait marcher parallèlement les années chrétiennes & les années mahométanes, comprend outre l'histoire des Empereurs Ottomans, qui est assez circonstanciée, un précis de celle des Khams de la grande & de la petite Tartarie, des Khams de la grande & de la petite Bukharie, des Rois Tartares, des Sopbis de Perse, des Soudans d'Egypte & des Empereurs Mogols, enfin des Souverains de Hongrie, de Bohême, de Pologne, & de Russie, qui descendent, ainsi que les premiers, des Huns ou Tartares. Vers la fin du 2me volume, on trouve en colonne une notice des hommes illustres & des savans de la Turquie, de l'Arabie, & de la Perse, &c. Le fond de cet ouvrage est tiré de l'histoire des Huns, de M. DE GUIGNES, de SAGREDO, du Prince CANTEMIR, & d'autres bonnes sources. A la tête du 1er Tome, est une explication des termes & des noms Turcs employés dans l'histoire.

**M**USIER fils, Libraire à Paris, quai des Augustins, au coin de la rue pavée, vient d'acquérir tout ce qui restoit du *Recueil de pierres gravées en deux parties*, publié à Paris chez MARIETTE en 1732 & 1737, par M. *Levêque de Gravelle*. Il forme deux petits volumes in 4<sup>o</sup>. peu chargés de Discours, mais qui contiennent ensemble 205 planches, non compris les deux titres aussi gravés & joints aux frontispices. Cette collection est le fruit des soins, des voyages & des recherches de l'Auteur, amateur célèbre & connu. Lui même a dessiné & gravé toutes les planches, & il a eu l'attention de mettre au bas de chacune, la grandeur diamétrale & la forme de la pierre qu'elle représente. La connoissance des pierres gravées, vraies antiques, où l'on voit les habillemens, les cérémonies religieuses, les exercices militaires & autres usages, n'est pas moins intéressante & moins nécessaire, pour l'étude de l'antiquité, que la connoissance des médailles. C'est donc pour faciliter aux amateurs & aux gens de Lettres l'acquisition de ces 2 volumes, que le libraire offre l'exemplaire en feuilles à 12 liv. seulement jusqu'à la fin de

Juillet; après lequel tems ceux qui pourront lui rester seront vendus 24 livres.

**C**OLLECTION des meilleurs Auteurs dans la Langue Italienne, soit en vers, soit en prose, regardés comme Auteurs Classiques, en 32 volumes in 12, par souscription. A Paris, chez MARCEL PRAULT le jeune, quai de Conti Les ouvrages qui forment cette collection sont: *Il Morgante, du Pulci, 3 vol., l'Orlando furioso de l'Arioste, 4 vol., la Secchia rapita, du Tassoni, 1 vol. Il Ricciardetto, de Fortiguerra, 3 vol., la Gerusalemme liberata, du Tasse, 2 vol. la Divina Comedia, du Dante, 2 vol. Le Rime, de F. PETRARQUE, 2 vol. Il Malmantile racquistato, de Lippi 1 vol. Il Torrachione desolato, & l'Anacréon du Corsini, 2 vol. l'Aminte du Tasse. 1 vol. Il Pastor fido, du Guarini, 1 vol. Toutes les Oeuvres de MACHIAVEL, en prose & en vers. 6 vol. Le Decameron de Boccace. 3 vol. & un Vocabulaire Italien portatif, pour l'intelligence de tous ces Auteurs, par M. CONTI, Professeur de l'École Royale Militaire. La souscription, qui doit finir au 1er Juillet, est ouverte depuis le 1er Janvier 1768 & les 20 premiers volumes ont été déjà délivrés. Le*

reste de la Collection est promise pour le premier Juin de cette année. A la fin de la dernière livraison, on donnera de plus & *gratis* aux Souscripteurs deux autres Ouvrages Italiens, joliment imprimés & du même format, sçavoir : *Il congresso di Citera*, du feu Comte ALGAROTTI, & la belle traduction Italienne du *Temple de Gnide*, par M. VESPASIANO. Il y a deux sortes de souscriptions. La première pour les Personnes qui ayant déjà une partie de cette Collection, n'en voudront acquérir que la suite composée de 24 volumes, est de 81 liv. en 3 payemens, dont le dernier de 21 liv. doit se faire au 1er Juin prochain à la 2e livraison. La 2e pour les 32 volumes, est de 96 liv. dont le dernier paiement qui se fera comme ci-dessus au 1er Juin, est de 24 liv. La Collection entière coutera à ceux qui n'auront pas souscrit 132 liv. Ceux qui voudront avoir séparément quelques uns de ces Auteurs les payeront à raison de 5 liv. le volume en blanc; encore ne pourra-t-on les acquérir qu'après le tems de la souscription expiré.

**C**OLLECTION de *Jurisprudence*; par feu  
- M.

M. DENISARS. Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée ( d'environ 300 pag. ) Par M. DE VARICOURT, ancien Avocat au Parlement. Elle s'imprime actuellement en trois volumes in-4to à Paris, chez DESAINT, rue du Foin St. Jacques, 1768. Les trois volumes se vendront 36 liv. en feuilles, & la reliure sera payée à part. Mais pour en faciliter l'acquisition, le Libraire propose une remise de 6 liv. par exemplaire, aux personnes qui souscriront jusqu'au 1er Juillet prochain inclusivement, tems où les trois volumes seront en état de paroître, & passé lequel il n'en sera plus donné qu'au prix fixé ci-dessus. On a fait imprimer à part, un *Supplément* pour ceux qui ont les Editions précédentes; mais il ne sera délivré qu'aux personnes qui le retiendront d'ici au premier Juillet, en payant 4 liv. pour chaque Exemplaire en feuilles.

**L**ETTRE de M. ROUGNON, Professeur de Médecine en l'Université de Besançon, & Membre de l'Académie de cette Ville, à M. LORRY Docteur Regent de la faculté de Médecine en l'Université de Paris; au sujet de la mort de M. CHARLES arrivée subitement le 23 Février 1768. A Besançon de

*l'Imprimerie de JEAN FELIX CHARMET.*  
 M. ROUGNON n'oublie rien dans cette Lettre, de tout ce qui peut donner quelque jour sur l'observation qui en fait le sujet. Il y rappelle avec exactitude les symptômes donc étoit atteint M. CHARLES différentes fois avant sa mort; il y rapporte de-même les remarques que l'on a faites à l'ouverture de son corps; & après avoir exposé son sentiment sur les causes de cette mort, il donne la méthode curative que l'on pourroit employer dans de semblables occasions.

C'est une observation bien faite, bien raisonnée, & où le raisonnement n'est presque par tout fondé que sur les faits. La Médecine, on ose le dire, ne rougiroit pas aujourd'hui de son insuffisance, dans tant d'occasions, si les Médecins ne s'écartant jamais écarté de cette route, n'avoient pas trop souvent perdu de vue la vérité de ce sage précepte que M. ROUGNON donne aux étudiants en médecine:  
 » On ne sauroit, dit ce savant Professeur,  
 » trop tôt les persuader, que la nature  
 » est le seul livre dans lequel ils doivent  
 » chercher à s'instruire.

**I**NSTRUCTIONS sur le jardinage, qui renferment en abrégé ce qui a rapport à la culture des fleurs, des fruits & des légumes, la manière de planter & de tailler les arbres fruitiers, suivant la différence des climats & des saisons, & la conduite que l'on doit observer pendant les 12 mois de l'année pour les amener à leur perfection. Par M. JEAN GEORGES WENCKLER, dit EQUER. A Paris, chez LE MERCIER, rue St. Jacques 1767. Broch. in 8vo de 96 pag. On dit du bien de cet ouvrage, quoiqu'un peu superficiel ou sommaire. Il commence par le Calendrier du cultivateur, qui est suivi de la manière de planter & de dresser les jardins. On trouve ensuite un Catalogue des arbres fruitiers; la manière de dresser les plates-bandes & de gouverner les orangers; des observations sur la taille des arbres; un petit traité des fleurs, & quelques observations sur la manière de conserver les fruits.

**N**OUVELLE méthode d'opérer les Hérbies. Par M. LE BLANC, Chirurgien Lithomiste de l'hôtel Dieu d'Orléans, Professeur Royal d'Anatomie & d'Opération aux

Ecoles de Chirurgie de la même Ville, Associé des Académies des Sciences, Arts & Belles Lettres de Rouen, Dijon, &c. On y a joint un *Essai sur des Hernies rares & peu connues*, par M. HOIN, Chirurgien à Dijon; avec des figures en taille-douce. A Paris, chez GUILLYN, quai des Augustins. 1768. vol. in 8vo de près de 500 pages. Prix 5 liv. relié. Une découverte en Chirurgie, & généralement dans l'Art de guérir, est infiniment plus précieuse que toutes celles que les Anglois pourront faire dans la mer pacifique. Ainsi l'Auteur de cet ouvrage a plus mérité du genre-humain, en trouvant un moyen de plus pour la conservation des hommes, en perfectionnant la seule opération des Hernies, que beaucoup de navigateurs, même en faisant le tour du monde. L'Ouvrage de M. LE BLANC est divisé en trois articles. Il expose dans le premier, le principe général établi pour la curation des Hernies, & les principales vues qu'un praticien doit avoir dans l'opération. L'article 2 contient les preuves tirées de l'expérience, & formées, d'un grand nombre d'observations: Le 3me les preuves tirées de l'autorité & de la théorie. La méthode-ordinaire d'opérer les Hernies, dans les cas d'étranglemens, est de faciliter la ren-

trée des parties déplacées par une incision à l'issue herniaire, ce qu'on appelle débri-der cette issue. M. LE BLANC ayant fait les avantages de la dilatation dans l'opération de la taille, démontrée par M. LE CAT en 1748, applique cette manœuvre à l'opération des hernies étranglées. Il a pour cet effet inventé un instrument dont on voit la figure ( dans les planches qui accompagnent l'ouvrage, ) qu'il appelle *Dilatatoire*, & au moyen duquel la réduction de toute espèce d'Hernies se fait plus sûrement, & est bien moins douloureuse, que par l'incision de l'anneau. L'essai de M. HOIN sur différentes Hernies, est un ouvrage considérable, qui fait plus de la moitié du volume, & qui contient beaucoup de choses qu'on ne trouvera point ailleurs.

**P**ROSPECTUS d'une philosophie pratique & sociale, contenant : 1<sup>o</sup>. „ Le corps de doctrine de cette philosophie, sous le „ titre de vérité connue & de celle qui „ est sur les voies de l'être, avec la dé- „ terminaison des objets qui ne sont que „ de vaine curiosité, par forme d'*Appendice* „ dice : 2<sup>o</sup>. Le Photius moderne, ou Bi- „ bliothèque raisonnée dans l'esprit de la

20 philosophie ci dessus, où il n'entrera  
 20 que la révision *des idées mères*, & des  
 20 ouvrages vraiment originaux de tous les  
 20 siècles en matière philosophique seule-  
 20 ment, les matières Théologiques de-  
 20 meurant intactes : 3°. Un corps de dis-  
 20 cussions distribuées sous divers points de  
 20 vue, & les ouvrages correspondans à  
 20 chacun des objets, prévûs ou non pré-  
 20 vus, de ces discussions : Avec un Recueil  
 20 de mélanges & œuvres fugitives, prose  
 20 & vers, sous le titre *d'Abeille du Ca-*  
 20 *binet.* » ( Par M. l'Abbé DU RUZEAU. )  
 A Paris, chez MERLIN, rue de la Harpe,  
 1768. Brochure in 8vo, de 91 pages.  
 Cet ouvrage, proposé par *souscription*, se-  
 ra composé pour chaque année de 4 vo.  
 in 8vo, de 480 pag. chacun, sans les  
 gravures & les tables. Le prix des 4 vol  
 brochés, fera de 20 liv. payables en souf-  
 criquant chez le Libraire. Les deux pre-  
 miers seront délivrés dans le courant de  
 Mai prochain.

2.

*Rentrés de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

**M.** LE BEAU, Secrétaire perpétuel, a  
 lu l'éloge de M. MENARD, après avoir  
 annoncé que le prix que l'Académie avoit  
 proposé en 1766 a été adjugé à M. l'Abbé

de GOURCY ; le sujet étoit, d'examiner quel fut l'état des personnes, en France, sous la première & la seconde Race de nos Rois. Celui qu'elle avoit proposé pour le prix de la St. Martin 1767. étoit d'examiner quels furent les noms & les attributs divers de SATURNE & de RHE'E, chez les differens peuples de la Grèce & de l'Italie ; quelles furent l'origine & les raisons de ces attributs. Peu satisfaite des Mémoires qui lui ont été envoyés sur ce sujet, elle a remis ce prix pour la St. Martin de l'année 1769. Il sera double & consistera en deux médailles d'or, chacune de la valeur de 500 liv. Les pièces, affranchies de tous ports, doivent être remises entre les mains du Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Juillet 1769.

Ensuite M. GAUTHIER DE SIBERT a lu une Dissertation sur la Loi *Sempronia*, il fait voir que cette Loi qui accordoit aux Chevaliers Romains, devenus fermiers, le droit de juger, par conséquent les richesses & les honneurs, a causé la ruine de la République. Cette lecture a été suivie d'un Mémoire de M. DE GUIGNES, dans lequel cet Académicien examine quel fut l'état du commerce des François dans le Levant, c'est-à-dire en Egypte.

te & en Syrie avant les croisades, quelle influence il a eû sur les croisades, & celles-ci sur nôtre commerce & sur celui des Européens en général. Il entreprend de faire voir, que le commerce établi avant les croisades a été un des motifs qui les a fait entreprendre; que celles-ci à leur tour ont été très utiles au progrès du commerce, & qu'elles ont conduit les Européens aux grandes découvertes dans les Indes & l'Amérique, & contribué au rétablissement des Lettres.

M. DE ROCHEFORT a lu une Dissertation sur la philosophie d'HOMERE. Il considère ce Poëte comme philosophe, en cite ce qui a rapport à cet objet & pense qu'il est préférable à cet égard à tous les anciens qui ont écrit plus particulièrement sur la philosophie.

M. l'Abbé AMEILHON a terminé la Séance par un Mémoire sur l'exercice du Nageur; il y fait voir que les anciens ont beaucoup plus cultivé que nous cet exercice, & qu'il leur a été utile principalement dans la guerre.

3.

**J'**AI appris dans ma retraite qu'on avoit inferé dans la Gazette d'Utrecht, du 11 Mars 1768, des calomnies contre M. DE LA HARPE, jeune homme plein de mérite, déjà célèbre par la Tragédie de WARWICK, & par plusieurs prix remportés à l'Académie Française avec l'approbation du public. C'est sans doute ce mérite là même qui lui attire les imputations envoyées de Paris contre lui à l'Auteur de la Gazette d'Utrecht.

On articule dans cette Gazette des procédés avec moi dans le séjour qu'il a fait à Ferney. La vérité m'oblige de déclarer que ces bruits sont sans aucun fondement, & que tout cet article est calomnieux d'un bout à l'autre. Il est triste qu'on cherche à transformer les nouvelles publiques & d'autres écrits plus sérieux en libelles diffamatoires. Chaque Citoyen est intéressé à prévenir les suites d'un abus si funeste à la société. Fait au Chateau de Ferney, pays de Gex en Bourgogne, ce 31 Mars 1768.

VOLTAIRE.

*Rentrée de l'Académie des Sciences.*

**D**ANS l'Assemblée publique, tenue pour la rentrée de cette Compagnie Mercredi dernier 13 du présent mois, M. DE FOUCHI, Secrétaire perpétuel, a annoncé que les pièces envoyées pour concourir au Prix n'ayant point satisfait l'Académie, elle l'a remis pour l'année 1770. Il sera double, c'est à-dire de quatre mille livres. Le sujet est, *La théorie des inégalités de la Lune, la manière de les déduire de l'attraction, & spécialement la cause de l'accélération physique qu'on a crû reconnoître dans son mouvement.* Le même Académicien a donné ensuite la notice des Arts publiés depuis un an par l'Académie, & qui sont au nombre de huit. Il en a été parlé dans les papiers publics, à l'exception cependant de l'*Art de diviser les Instrumens de Mathématiques*, art tout nouveau, inventé & publié en dernier lieu par M. le Duc DE CHAUNES. Cet illustre Académicien au moyen d'un instrument qu'il a imaginé a porté la perfection de ces divisions à un tel point de facilité, qu'un Artiste médiocre peut exécuter à présent ce qui n'étoit réservé précédemment qu'aux mains les plus exercées, les plus industrieu-

ses & les plus habiles ; & à une si grande précision qu'un secteur de six pouces de rayon divisé par l'instrument de M. le Duc DE CHAUNES s'est trouvé d'une aussi grande exactitude qu'un pareil secteur de six pieds de rayon , fait par la Méthode ordinaire. Ce Seigneur a rendu par cette invention un service des plus essentiels à toutes les sciences Mathématiques , & principalement à l'Astronomie.

M. DAUBENTON a lû un Mémoire sur les animaux ruminans , dans lequel après avoir expliqué le vrai mécanisme , inconnu jusqu'à présent , de cette fonction propre à plusieurs quadrupèdes , il en tire des inductions de pratique pour le traitement & le gouvernement des animaux domestiques ruminans , surtout des bêtes à laine. Après cette lecture on a entendu avec la plus grande satisfaction un Mémoire où M. DE PARCIEUX donne le détail des effets terribles de la débacle , qui a fait tant de ravages à Paris au mois de Janvier dernier , & ce qui est bien plus intéressant encore , où il propose plusieurs moyens faciles qu'il a imaginés pour prévenir par la suite ces affreux désastres. Celui qui a été lû ensuite par M. MACQUER , expose les tentatives qu'il a faites pour dissoudre la fameuse résine élastique de

Cayenne, & la méthode par laquelle il a réuffi, en confervant à cette réfine la puiffante & fingulière élasticité qui la rend propre à divers ufages dont on peut tirer de grandes utilités.

M. CADET a terminé la féance en rendant compte des expériences qu'il a faites avec MM. MACQUER & MORAND fils, Commiffaires nommés par l'Académie, pour l'examen d'une efèce d'eau minérale trouvée à Vaugirard dans le jardin de M. LE MEUNIER, & à laquelle la renommée attribuoit depuis quelque tems de très-grandes vertus pour la guérifon de plusieurs maladies. Il réfulte de leur examen que cette eau, qui en effet contient quelques principes falins, peut aifément être imitée par de l'eau que l'on feroit paffer fur des plâtres falpétrés. Nous efperons pouvoir entrer dans de plus grands détails, en revenant en particulier fur plusieurs de ces Mémoires.

## 5.

**L**A dernière vendange, fi défavorable, tant pour la quantité que pour la qualité des raifins, a fourni à M. de MAUPIN l'occafion de faire de nouvelles expériences fur la méthode de faire le vin; méthode, qui,

comme on peut le supposer aisément , a pour objet principal de corriger , par une bonne fermentation , la verdeur & les autres mauvaises qualités du vin.

La quantité de vendange sur laquelle M. MAUPIN pouvoit faire ses expériences étant trop petite , pour se servir d'une cuve , il eut recours à une simple tonne , qu'il fit revêtir entièrement de bons cercles de bois de chataignier , & dont le fond étoit assuré par une forte barre de bois. Attendu le peu de maturité & pour donner au vin plus de corps & de couleur , en retenant le marc dans le clair , il prit la précaution de faire faire un sac d'une toile assez claire pour que le mout put facilement la traverser en s'élevant au dessus du marc.

Le 16 Octobre , les raisins bien écrasés & égrappés , à un quart ou peut-être à tiers près , ont été mis avec le mout dans le sac & la tonne ; on y a jetté une chaudronnée de marc toute bouillante , & après avoir clos le sac à deux ou trois pouces du marc , on a bien fermé la tonne avec un dessus de bois de chêne de six lignes d'épaisseur. Elle étoit placée dans un cellier bas & étroit ; mais la température de l'air , & plus encore le défaut de maturité joint à la trop petite quantité de vendan-

ge, n'étant rien moins que favorable à la fermentation, M. MAUPIN ne jugea pas à propos de s'en tenir à ces premières attentions; il crut devoir encore échauffer le lieu avec deux chauffrettes, dont le feu a été entretenu sans interruption.

Le 21 au soir la fermentation étoit finie; le marc & le vin étoient froids; le 22 au matin il a été tiré: Après avoir été rempli le 23 & le 24, il été bondonné le 26, & dès le 15 Novembre il étoit déjà supérieur à tous égards aux autres vins du même lieu, même à ceux qui avoient sur lui l'avantage du grain de terre, de l'exposition, de la maturité & de la plus grande quantité de vendange.

M. MAUPIN conclut de ses expériences, 1°. que loin de craindre la grande fermentation, comme on faisoit auparavant, il n'est point d'efforts, au contraire, qu'on ne doive faire pour l'exciter, sur-tout dans les années contraires à la maturité. 2°. Que quand il n'est pas possible, même à la faveur de la chaleur artificielle, de porter la fermentation au degré le plus avantageux, on doit du moins chercher à y suppléer, en la soutenant au plus haut degré où elle a pu s'élever. 3°. Que lorsque, malgré le secours de la chaleur artificielle, la fermentation & l'ébullition du vin

diminuent considérablement, il est bon de retirer le feu, de peur de troubler les mélanges, les combinaisons, & la dépuracion qui restent à faire. 4°. Qu'il ne faut tirer le vin de la cuve que lorsqu'il est froid, & que la nature, par son repos, indique la consommation de son ouvrage.

Ces nouvelles expériences viennent d'être communiquées par M. MAUPIN à la Faculté de Médecine de Paris. Il a publié sur cet objet un ouvrage intéressant qui se vend chez MUSIER fils, Libraire, quai des Augustins.





## E P I T R E

*A Monsieur P \*\* Envoyé de \*\**

---

*Par M. D'ARNAUD.*

**L'**AMITIE', que votre voix chante,  
 Et que votre cœur fait goûter,  
 De vos bontés reconnoissante  
 Ose à souper vous inviter,  
 Dans cette demeure charmante,  
 Où nous savons nous contenter  
 Du plaisir tel qu'il se présente.  
 Grace à la douce volupté,  
 A l'agréable badinage,  
 De cet ami que j'ai chanté,  
 Et qui fera toujours fêté,  
 Comme le plus aimable sage.  
 Monsieur le favori des Rois,  
 On ne vous promet pas grande chère :  
 Mais chez le chantre de Glicère,  
 Mécène soupoit quelquefois,  
 Fuyant l'importune grimace  
 De la grandeur qui l'excédoit,  
 Il venoit trouver près d'Horace,  
 Le plaisir qu'Auguste cherchoit.  
 Plus heureux que Mécène encore,  
 Et du destin bien mieux traité,  
 Vous aurez à votre côté

Cette

Cette rose qui vient d'éclorre,  
 HBBB', qui pour vous tout exprès  
 Est ici des Cieux descendue,  
 Et qui bientôt à nôtre vue,  
 Va se dérober pour jamais.  
 De cette main enchanteresse,  
 Faite pour enyvrer les Dieux  
 Dans la coupe de la jeunesse,  
 Elle fera jaillir sans cesse  
 Les flots d'un Champagne mouffeux.  
 Dans ce nectar délicieux  
 Noyez vôtre sombre tristesse,  
 Enflammez vous de nouveaux feux,  
 Ne vous gardez que de l'ivresse,  
 De celle là que la tendresse,  
 Fait prendre dans de si beaux yeux.  
 La raison en est assez bonne,  
 C'est que nous aurons son époux,  
 Et que ce Monsieur entre nous,  
 Quoi qu'il soit honnête personne,  
 Et le meilleur mari de tous,  
 Pourroit bien être un peu jaloux.  
 Le Seigneur Dieu me le pardonne;  
 Mais je vous le dirai tout bas,  
 Je voudrois bien entre deux draps  
 Tenir à nud cette friponne,  
 Qu'à son gré ce bourreau tatonne.  
 Qu'il profane, & ne fête pas;  
 Tandis que de trompeurs fantômes  
 Ne font qu'irriter mes desirs.  
 Grand Dieu, qui connoissez les hommes,  
 A qui donnez-vous des plaisirs !

## LE MOUCHERON DE L'HIPANIS.

## FABLE ALLEGORIQUE.

**L**es bords de l'Hipanis, un fleuve de Scythie, (\*)  
 Sont connus par un moucheron : (\*\*)  
 L'histoire n'en dit pas le nom ;  
 L'espèce est éphémère, & sa plus longue vie  
 N'est que d'un jour. Dans un âge avancé  
 Un de ces mouchérons décrépît & cassé,  
 Sur le soir approchoit de son heure dernière :  
 Il se croyoit lui même aussi vieux que le temps ;  
 Il étoit né quelques instans  
 Avant que le soleil commençât sa carrière

(\*) Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de Rog.

(\*\*) „ Aristote dit qu'il y a de petites bêtes  
 „ sur la rivière Hipanis qui ne vivent qu'un jour.  
 „ Celle qui meurt à huit heures du matin.  
 „ meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq  
 „ heures du soir, meurt en décrépitude, Qui  
 „ de nous ne se moque de voir mettre en con-  
 „ sideration d'heur ou de malheur, ce moment  
 „ de durée. Le plus & le moins en la nôtre, si  
 „ nous le comparons à l'éternité, ou même  
 „ encore à la durée des montagnes, des étoi-  
 „ les, des arbres & même d'aucuns animaux,  
 „ n'est pas moins ridicule.

Sous un vieux champignon qui lui servoit d'abri,  
 Difons mieux, étendu sous le vaste portique  
 D'un des palais de cette république,  
 Environné des siens dont il étoit chéri  
 Ce sage moribond à cet instant critique,  
 Leur tint ce discours pathétique :  
 Cessez de plaindre mon destin ;  
 A la plus longue vie, amis, il est un terme ;  
 Mon heure est arrivée, & je touche à ma fin :  
 Je l'envisage d'un œil ferme  
 Mon grand âge pour moi n'étoit plus qu'un fardeau  
 Pour moi sous le soleil il n'est rien de nouveau.  
 Qu'en vous voyant mon ame est attendrie !  
 Vous êtes en effet plus à plaindre que moi :  
 Mes chers enfans ! Ce n'est qu'avec effroi.  
 Que je pense à l'état de ma triste patrie.  
 Les révolutions & les calamités,  
 Qui si souvent l'ont ravagée,  
 Le grand nombre d'infirmités,  
 Dont notre espèce est affligée,  
 La perte de tous mes amis,  
 L'extinction de ma famille entière,  
 De cent malheurs divers où nous sommes soumis  
 L'expérience journalière ;  
 Tout ne m'a que trop démontré  
 Que pour nous il n'est point de bonheur assuré.  
 J'ai vécu dans les premiers âges ;  
 J'ai conversé longtemps avec des sages ;  
 Les insectes étoient alors  
 D'une plus haute taille, & plus sains & plus forts  
 Que ne le sont tous ceux de nos races nouvelles.  
 Quels n'étoient pas autrefois les ressorts  
 Et le tissu merveilleux de nos ailes !  
 Sensiblement & par degré,  
 La nature a depuis en tout dégéné

Mes sens font affoiblis , mais non pas ma mémoire.

Je vous conjure de me croire :

Le soleil a du mouvement.

J'étois né tout nouvellement.

A peine un foible jour éclairoit nos campagnes ,

Où je vivois sans travail & sans soins ;

Quand tout à coup mes yeux furent témoins

De son premier lever sur ces hautes montagnes.

Plusieurs siècles ont vû cet astre glorieux

S'avancer dans le ciel , toujours plus radieux ,

Avec une chaleur tellement dévorante

Que je puis bien vous attester

Qu'aucun de la race présente

N'eut jamais pû le supporter.

Mais à présent de sa lumière ,

De sa rigueur le sensible déclin

Me fait prévoir que la nature entière

Va bientôt toucher à sa fin

Dans une obscurité profonde

Menacé d'être enseveli ,

Que peut encore durer le monde ?

Cent minutes peut-être , & tout est accompli.

Que cette terre périssable.

Amis , me paroît méprisable ,

A cet instant ou je vais la quitter !

Combien de fois , hélas ! l'espérance trompeuse

De pouvoir toujours l'habiter ,

N'a t'elle pas séduit mon ame ambitieuse ?

Combien ceux d'entre vous qui n'ont pour reposer

De retraites que sous ces herbes ,

N'ont-ils pas admiré les cêlules superbes

Qu'avec tant d'art j'avois scû me creuser !

Quelle n'a pas été longtemps ma confiance

Dans un tempéramment ardent & vigoureux !

Et dans la fermeté de mes membres nerveux ?

Du néant de notre existence  
Par une triste expérience  
Je ne suis que trop convaincu :  
Tout ici bas est illusoire.  
Heureux du moins d'avoir assez vécu  
Pour la nature & pour la gloire.

Que je plains ceux que je laisse après moi !

Il n'auront pas les mêmes avantages

Que dis-je ? Désormais les fous comme les sages ;

Les jeunes & les vieux doivent trembler d'effroi

De ténèbres , de décadence ,

Un siècle malheureux commence ;

Et qui fait ce qu'à l'avenir ,

Cet univers va devenir.

Qu'a prétendu l'auteur de cette fable ?

Vous l'apprendrez de *Cicéron* ,

Qui nous a dans ce moucheron

Tracé de l'homme même un portrait véritable.

Par M. L. A. L. R.





## F R A G M E N T

*D'une Epitre de M. DORAT.*

**E**H ! Messieurs , n'appréhendez rien ;  
 J'ai beau médire de la gloire :  
 C'est du tems perdu, j'en conviens ;  
 Quel Auteur osera m'en croire ?  
 Prêcher, aux poètes sur-tout,  
 Le mépris de cette fumée ,  
 C'est renverser , confondre tout :  
 Il leur faut de la renommée.

Pour moi , si vous le permettez ,  
 Je prétens dépenser ma vie  
 En de plus douces voluptés ;  
 Vos rêves n'ont rien que j'envie :  
 Il me faut des réalités.  
 Songez à la race future :  
 Moi qui resserre mes destins  
 Dans les bornes de la nature ,  
 J'aime assez cette sphère obscure ;  
 J'y veux couler des jours sereins ,  
 Et suis , quoique l'on en murmure ,  
 Pour les plaisirs contemporains.

Et puis , par des routes diverses ,  
 On atteint l'immortalité ;  
 Outre le chemin fréquenté ,  
 Il est des sentiers de traverses  
 Qu'on prend pour sa commodité.  
 Suffrez , sans qu'on vous scandalise ,  
 Que par ses penchans emporté ,  
 On soit immortel à sa guise.

Le mot de l'Enigme du mois de Mars est *poële* ; celui du Logogryphe est *virginité*, ou l'on trouve *Virginie & Vie*.



## E N I G M E.

**L** est creux en dedans , en dehors il est rond  
 Quatre lettres donnent son nom ,  
 Et si c'est un métal qui compose son être  
 Assez communément , des armes de son maitre  
 On le voit porter l'écusson ,  
 Le marque-t-on ainsi , pour le mieux reconnoitre ?  
 Non , c'est pout une autre raison...  
 Et pourquoi diable dira-t-on ?  
 Une enigme veut du mystère ,  
 Et sur ce point je dois me taire.  
 Mais ne parlons plus du dehors  
 Le dedans paroitra bizarre ,  
 Car lorsqu'en deux on le sépare  
 On lui trouve souvent des plumes dans le corps.



## L O G O G R I P H E.

**L**ECTEUR , mon secret va bientôt être éventé :  
 Les trois quart de mon nom désignent une chose  
 Qui n'a point de rapport à la comune cause  
 De l'établissement de sa totalité,



## T A B L E.

<b>A</b> NECTOTE sur la mort de Charles les I. Roi d'Angleterre. Pag.	363
Nahamir , ou la Providence Justifiée Conte Arabe.	372
Jacques , ou la force du sentiment. Anecdote Historique.	383
Lettre à l'Auteur du Discours sur ce sujet &c.	392
Nouveau Discours sur ce sujet ; La prof- périté découvre les vices , & l'adversité les vertus.	399
Réflexions sur la Philosophie Morale.	422
Pensées sur la Solitude.	441
Annonces de Livres & Avis Divers.	450
Epitre à M. P. Envoyé de.	472
Le Moucheron de l'Hipanis , Fable Allé- gorique.	474
Fragment d'une Epitre de M. Dorat.	478
Enigme. Logogryphe.	479